



RES
DE
NY



100 D



227







MÉMOIRES
DE
MONSIEUR
DE POLIGNY.



MÉMOIRES
DE
MONSIEUR
DE POLIGNY



MÉMOIRES

DE

M. DE POLIGNY,

Dont le Manuscrit s'est trouvé dans
un Château de M. le Marquis
de L. V.

Dédié à M. de VOLTAIRE,

Gentilhomme ordinaire du Roy, Historien
graphe de France.

Par Madame de ***

PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE.

Chnz ISAAC BEAUREGARD,

M. DCC. XLIX.

MÉMOIRES

DE

M. DE BELLIOT

Donné à la Bibliothèque de la Cour de
Paris le 10 Mars 1789
de la part de

M. DE BELLIOT

Commissaire de la Cour de
Paris

En l'absence de ***

PREMIER VICE

A LA HAUTE

COUR DE PARIS

M. DE BELLIOT





A MONSIEUR
DE VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire
du Roy , Histo-
riographe de France.

MONSIEUR,

*C'est au nom de toutes
les Femmes , que j'ai*
a iij

ÉPI TRE.

L'honneur de vous dédier
les Mémoires de M. de
Poligny ; il est juste qu'el-
les vous donnent un té-
moignage public du cas
que nous faisons du plus
beau Génie que la France
ait produit. La délicatesse
du sentiment qu'on nous
accorde , pour nous dé-
dommager des talens de

EPITRE.

L'esprit qu'on nous refuse , nous sert , sur-tout , à sentir le mérite de vos Ouvrages. Pour moi , à qui vous voulez bien accorder quelque amitié , je me console de la médiocrité de ces Mémoires , par l'occasion qu'ils me procurent de vous donner une marque publique de



EPITRE.

*l'estime & de la consi-
dération avec laquelle je
suis,*

MONSIEUR;

Votre très-humble & très-
obéissante servante,

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

L'HISTOIRE de Zaïde
auroit dû décourager
tous les faiseurs de Romans,
si tous avoient prétendus au
même succès. Zaïde est l'ou-
vrage d'une femme. Nous
devons ce Chef-d'œuvre uni-
que à Madame de la Fayette,
& non à M. de Segrais, quoi-
qu'on trouve son nom à la
tête. Si cet homme illustre

ij DISCOURS

a profité de la modestie de Madame de la Fayette , en s'avouant l'Auteur de son Ouvrage , c'est parce qu'il en connoissoit tout le mérite & la gloire qui devoit lui en revenir. Mais depuis long-tems le Public n'ignore plus que cette gloire n'est dûe qu'à Madame de la Fayette. Ce qui n'est pas moins admirable , c'est qu'elle a perfectionné ce genre d'écrire , & qu'elle n'a pas été égalée. Les Deshoullieres , les Dacier ,

PRELIMINAIRE. iii

illustres dans différens genres , n'ont pas moins fait d'honneur à la France ; & nous avons actuellement sous les yeux des femmes , qui en pénétrant les Sciences les plus profondes , ont mérité d'être reçues dans plusieurs Académies ; & d'autres à qui elles ont accordé le prix de la Poësie. Il leur est permis aujourd'hui d'allier la Philosophie , & tous les genres de littératures aux agrémens de leur sexe. Ce n'est plus le tems

iv DISCOURS

où Moliere & Despreaux jectotent un ridicule sur les femmes qui osoient s'instruire. L'étude n'est point pour elles une source d'envie. On ne voit point parmi elles de ces quérelles & satyres qui régnerent parmi les hommes. Elles ne cherchent point à obscurcir la réputation de celles qui s'en sont acquis par leurs Ouvrages. Le fiel que Rousseau & l'Abbé Desfontaines ont répandu dans leurs Ecrits par une basse jalousie,

PRELIMINAIRE. ♥

contre ceux qu'ils ne pouvoient atteindre, fera à jamais la honte des Lettres; on pourroit citer cent autres exemples. On ne peut faire le même reproche aux femmes. Aussi celles qui se sont distinguées par leurs talens, se sont attirées la considération des plus grands hommes, qui n'ont pas même dédaigné de les consulter quelquefois.

Mais en rappelant la mémoire des femmes qui se sont illustrées, & de celles qui s'im-

vj DISCOURS

mortalisent de nos jours , il doit être permis à celles qui leur sont inférieures par le génie , d'oser les louer , elles leur doivent ce tribut ; & c'est une espèce de partage quelles ont à leur gloire. Une de ces dernières s'est déterminé à mettre au jour les Mémoires de M. de Poligny , non qu'elle se flatte du moindre succès ; c'est assez pour elle de faire connoître aux personnes de son sexe , l'admiration dont elle est péné-

PRELIMINAIRE. vij
trée pour celles qui ont eu le
courage de vaincre le préju-
gé qui les avoit exclus des
Sciences & de la littérature.
C'est envain que les hommes
avoient voulu les empêcher
de participer au plus beau
droit de l'humanité, celui de
penser. Les femmes qui se sont
élevées contre cette injustice,
ont bien prouvé par leurs Ou-
vrages combien elles en sont
dignes. Un avantage qu'elles
ont encore sur les hommes,
c'est que dans tous leurs E-

viiij DISCOURS

crits, on y voit les mœurs &
& la vertu respectés. Com-
bien de Livres infâmes ne
peut-on pas reprocher aux
hommes, & sur-tout à ceux
de notre siècle, où les mœurs
sont immolés au désir d'être
lû, & où les tableaux de la
plus honteuse débauche, ne
sont couverts d'aucune gaze.
Les Auteurs de ces horri-
bles Ouvrages font bien peu
d'honneur aux Lettres, & à
leur Nation, & nous forcent
à regretter nos premiers Ro-

PRELIMINAIRE. ix

mans , Cassandre , Clélie ,
Cléopatre , &c. ne respirent
que la galanterie & la vertu.
On fouhaiteroit que les Mé-
moires de M. de Poligny fus-
sent assez bien écrit , pour
engager les Auteurs de ces
fortes d'ouvrages à rentrer
dans les bornes de la pudeur
& de l'honnêteté ; ils doivent
rougir de n'employer leur
tems qu'à détruire la vertu ;
n'ont-ils donc ni sœur , ni
femme , ni fille , dont ils

✕ DISCOURS.

puissent craindre de corrompre le cœur ? Et ne sentent-ils pas qu'ils sont méprisés de ceux même qu'ils corrompent ?

Au reste , les Mémoires de M. de Poligny , ne sont point un pur effet de l'imagination ; la plupart des événemens en sont connus de plusieurs Personnes respectables ; M. de Poligny accablé de son malheur , passa les dernières années de sa vie dans un Her-

PRELIMINAIRE. xj

mitage en Franche-Comté,
il fuyoit tous les hommes.
C'en fut assez pour faire naître
le désir de le connoître
& de pénétrer dans ses cha-
grins ; un seul Ami que son
mérite lui avoit fait , lui ar-
racha ce qu'il avoit refusé de
dire à tous les autres ; & c'est
à cet Ami qu'il adresse ses
Mémoires. Ils parvinrent à
la mort de M. de Poligny à
M. le Marquis de la V. du
moins on en a trouvé le Ma-

UNION

sij DISC. PRELIM.

nuscrit dans un de ses Châteaux ; & ils ont paru assez intéressans pour les donner au Public.



MÉMOIRES





MÉMOIRES
DE
MONSIEUR
DE POLIGNY.

LA Retraite dans laquelle j'a-
vois crû me cacher, Mon-
sieur, n'a pû me dérober à
votre pénétration. Un gen-
re de vie extraordinaire, & peu suivi
par les personnes du monde, vous a
fait juger, qu'accablé par le malheur
je fuyois les hommes & la lumière ;
A en

en effet , il n'appartenoit qu'à la reconnoissance , de me tirer de l'obscurité. Je vous ai tant d'obligations que je ne peux m'en acquitter , qu'en satisfaisant le désir que vous m'avez marqué de me connoître. Je vais donc entreprendre de vous raconter les événemens de ma vie. C'est la première chose qui sera sortie de ma plume , j'ignore ce que c'est que d'avoir un style, vous lirez des vérités dénuées d'ornemens. Les Histoires fabuleuses ont besoin de secours ; mais la mienne n'a besoin que de votre amitié , & d'un secret impénétrable , vous me le devez , du moins dans le cours des malheureux jours qui me restent à vivre , j'exige qu'en vous payant une dette, vous vous engagiez au plus profond silence.

Je ne vous prévient point sur les choses que j'ai à vous apprendre,

&

de M. de Poligny. 3

& je vais vous dire sans préliminaire ,
que ma naissance fut du nombre de
celles qu'on n'ose avouer sans rougir.
On me cacha avec soin les parens qui
m'avoient fait naître ; ils avoient con-
fié mon éducation à un Médecin de
Paris , à qui ma mere devoit l'hon-
neur & la vie ; ce Médecin se nom-
moit Valancé. C'étoit un homme
d'un rare mérite. Il prit des soins ex-
traordinaires , pour me donner une
éducation proportionnée à ses vûes ;
& j'ose dire qu'il me donna de la rai-
son dans un âge où l'on a que de la fo-
lie , il employa mes premières années
à l'étude des Sciences , & en même
tems il me formoit à la vertu.

La Philosophie a cela de propre ;
qu'elle y tourne l'ame naturellement ;
& c'étoit l'objet principal que se pro-
posa M. de Valancé , il me di-
soit que la Philosophie devoit plus
servir à nos mœurs , qu'à nous for-

A ij mer

Mémoires

mer l'esprit , & qu'elle devoit sur-tout nous aider à supporter la bonne ou la mauvaise fortune ; il vouloit me préparer à supporter un jour la mienne ; & quand il crut ma raison fortifiée par l'âge , il ne chercha plus de détours.

Il est tems , me dit-il , que vous preniez un état dans le monde , vous pouvez choisir , on ne veut point vous contraindre , mais je dois vous déclarer que je quitte aujourd'hui le tendre nom de pere , pour ne plus prendre que celui de votre ami. Ah ! Monsieur , lui dis-je , pourquoi quitter un nom si cher à mon cœur ? Ne suis-je pas votre fils , non me dit M. de Valancé en m'embrassant. On vous a caché votre naissance : non , non , repris-je , vous êtes mon pere , vous m'en avez marqué la tendresse & la bonté , me voilà à vos genoux , daignez toujours m'avouer pour votre fils.

Nous

Nous fondîmes en larmes tous deux, il sembloit que j'eusse un pressentiment de tout ce qu'il avoit à m'apprendre. Je craignois de me connoître, je frémis. M. de Valancé s'aperçut de tous mes mouvemens : rassurez-vous, me dit-il, en me tendant la main, vous aurez lieu d'être content de votre sort. Et en attendant qu'il vous soit entièrement connu, il ne vous manquera rien.

Est-ce assez, lui répondis-je, quoi, vous m'apprenez que vous n'êtes pas mon pere, vous me cachez celui qui m'a fait naître. Ah ! Monsieur, ajoutai-je, en embrassant ses genoux, ne me laissez point la peine mortelle d'ignorer à qui je dois le jour, je ne pourrois, me dit-il, vous donner que de foibles lumieres. Cependant touché autant que vous-même de votre inquiétude, je tâcherai d'obtenir qu'on vous dévoile ce mystère en at-

tendant, ajouta-t-il, je n'ai pas besoin de vous recommander le secret, vous êtes intéressé à ne le révéler jamais. Vous daignerez donc toujours, lui répondis-je, me servir de pere; mais vous sçavez, continuai-je, pourquoi le mien m'abandonne; vous sçavez quelle étoit ma mere, le hazard n'a pû me remettre entre vos mains; puisque mon infortune vous est si bien connue, vous pouvez m'en instruire: de grace ne me caché rien.

Que vous dirai-je, me répartit M. de Valancé? Il est vrai que votre mere accoucha par mes soins, le secret en fut impénétrable; mais elle ne m'a point appris quelle raison l'obligeoit à cacher votre naissance, elle me conjura de vous adopter pour mon fils, en attendant qu'elle pût vous avouer pour le sien. Ses malheurs, ses pleurs, me pénétrèrent jusqu'au

qu'au fond de l'ame, tout m'assuroit, qu'elle étoit d'un rang illustre ; mais la simple compassion m'eût engagé à lui sauver sa gloire. Elle me pria de vous nommer Poligny. Elle me dit que c'étoit le nom de votre Pere, mais elle m'a toujours caché le sien.

Je fus contraint d'en croire M. de Valancé, je ne pouvois du moins le démentir : je me bornai à demander si mon pere étoit à Paris ; mais il me dit que depuis long-tems il faisoit son séjour à la Haye. Je le priai de me dire si ma mere l'avoit suivi ; il me répartit qu'il ignoroit cette circonstance, & que depuis le jour où elle lui avoit remis plusieurs diamans pour servir à mon éducation, & à mes besoins, elle étoit disparue, & qu'il n'en avoit point eu de nouvelles ; ensuite il me montra les diamans qu'elle lui avoit laissés, ils me firent juger par la beauté dont ils étoient,

que ma mere devoit être une personne du premier rang. J'en sentis une joie extrême, ma vanité y trouvoit son compte, & M. de Valancé m'apprit que mon pere lui assignoit une pension considérable; mais qu'elle lui étoit toujours apportée par une personne inconnue.

Je ressentis tout le plaisir qu'on peut imaginer, de toutes ces découvertes; cependant je retombai dans mes premières inquiétudes. Mille choses imprévues pouvoient ajouter de nouveaux obstacles à ceux qui avoient empêché le mariage de mon Pere. J'avouai mes craintes à M. de Valancé; il convint que les évènements pouvoient m'être contraires; mais en même tems il me fit honte de mon manque de courage: il me dit que c'étoit à moi à réparer ce qui se trouvoit de défectueux dans ma naissance. Après tout, ajouta-t-il,
elle

elle n'est connue que de vous. Vous passez ici pour mon fils. Il n'y a pas apparence qu'on aille chercher la vérité à la Haye. Et pour tout dire, vous êtes dans un país, où la fortune tient lieu de titre & d'ayeux, & même de mérite, & votre douleur est ridicule avec le bien que vous aurez un jour.

Ce raisonnement ne put diminuer mon chagrin, non que je ne me fusse apperçu que lorsqu'on peut paroître dans le monde avec quelque éclat, on s'attire la considération, en même tems que le plus honnête homme tombe dans le mépris, s'il est pauvre. On ne doit pas s'étonner qu'à mon âge, j'aye pû faire ces sortes de réflexions. M. de Valancé m'avoit appris à penser de bonne heure. Je lui dois tant de reconnoissance, qu'elle m'engage à dire un mot des premiers principes qu'il me donna.

A v. On

On sçait qu'il n'est guères de jeune homme qui ne se trouve satisfait de l'esprit qu'il a reçu de la nature, la plupart ne doute même presque de rien, mais on n'apprit à douter, & quoique j'eusse un assez-grand fonds d'orgueil, je n'eus jamais l'impudence de me croire un homme capable, je me gardois bien de prendre le dessus d'une conversation, & d'avoir des tons décidés, je parlois toujours comme si j'eusse voulu m'instruire, & jamais que je ne fusse interrogé; car il est un âge où le silence est la marque de l'éducation, & non d'un défaut d'esprit.

En me formant cet extérieur, on n'avoit rien oublié pour m'en inspirer les sentimens sans lesquels il est impossible de les soutenir; car l'extérieur ne devrait être autre chose que la peinture de nos pensées, j'en excepte cependant ce qui n'est point obli-

de M. de Poligny.

11

obligant pour les autres , car alors il est permis de le cacher.

Cette ébauche suffira pour faire comprendre le soin qu'on avoit pris pour réprimer la présomption de mon âge , en même-tems qu'on avoit fait servir l'étude à perfectionner ma raison. Je devins donc de très-bonne heure capable de faire usage de toutes les leçons que j'avois reçues , mais en m'éclairant l'esprit , elles devinrent une source de réflexions sur mon état. Il me sembla honteux dans l'incertitude de mon sort , de prendre un parti dans le monde , & quelque fût mon attachement pour M. de Valancé , je résolus en secret de le quitter pour aller chercher mon pere à la Haye , je rassemblai toutes les circonstances qui pouvoient servir à mes recherches , mais la suite fera connoître combien elles étoient éloignées de me donner des lumieres.

Je

Je laissai écouler quelques mois pour me disposer à mon départ, c'est-à-dire pour me résoudre à me séparer de M. de Valancé. Cependant comme il me pressoit tous les jours de me déclarer sur le parti que je voulois embrasser, il me donna indiscretement de l'argent, & la nuit suivante je pris la poste après avoir laissé sur ma table une lettre que je lui adressois, & dont voici les termes.

» Jen'ai pû m'arracher de vous sans
» ressentir la plus vive douleur, mais
» honteux de vivre en ignorant mon
» sort, je vais m'adresser à l'auteur de
» mes jours, il ne méconnoitra point
» le fils qu'il a fait naître. Vous m'en
» avez rendu digne par mille senti-
» mens que vous partagez avec lui; car
» vous êtes aussi mon pere. De l'un
» j'ai reçu la vie, & de vous j'ai reçu
» des choses plus précieuses que la
» vie. Vous m'avez fait aimer la ver-
tu.

» tu. Ne craignez donc rien de mon
» absence, vous m'avez muni contre
» tous les écueils, & je ne pouvois
» faire de fautes sans me ressouvenir
» que vous n'en permettez point.
» Adieu, Monsieur, vous me verrez
» toujours le plus soumis des hom-
» mes, & le plus reconnoissant.

On ne peut pas douter que mon départ n'ait causé à M. de Valancé un chagrin sensible. Il sçavoit que j'allois faire des recherches inutiles, & il se repentit de m'avoir caché celui qui étoit mon pere, mais il n'étoit plus en son pouvoir de me confier ce secret, & il eut toutes les craintes imaginables sur les accidens qui pouvoient m'arriver, il se reprocha de m'avoir mis en état de me séparer de lui, il sentit que quelque sage que soit un jeune homme, c'est une grande faute de le mettre dans l'occasion de cesser de l'être.

Il ne m'arriva rien dans le cours de mon voyage. J'arrivai à la Haye avec une joie aussi grande que si j'eusse été sûr d'y voir changer mon sort, je ne m'occupai qu'à m'informer de M. de Poligny que je croyois mon pere, le hazard me fit rencontrer dans un Caffé un François de ce nom; mais il avoit l'air si misérable & si crasseux que je ne puis me résoudre à me croire son fils. Cependant je vis une foule de jeunes gens qui l'entouroient & l'écoutoient avec une sorte d'admiration. Ses discours m'apprirent qu'il tenoit Ecole de bel esprit, & qu'il se regardoit comme le premier homme de son siecle, je lui vis déchirer nos meilleurs ouvrages; mais il avoit un profond respect pour les petits Auteurs, il louoit leurs sottises avec une bonne foi qui faisoit comprendre qu'il étoit de ce nombre, mais n'avoit-il pas raison? car n'est-il pas plus natu-
rel

rel de louer ceux à qui nous pouvons ressembler, que ces grands hommes dont nous sommes si loin, on sent qu'ils désespèrent tous les autres, ils les humilient, & paroissent une espèce à part.

Tandis que mon sçavant se faisoit admirer, j'apperçus un vieillard vénérable qui sourioit. J'osai m'en approcher, & vous, mon fils, me dit-il, vous paroissez ne pas approuver notre Orateur; je suis étranger, lui répondis-je, le goût de mon país a pu me tromper, car j'ai du respect pour tous les ouvrages que cet homme condamne, & du mépris pour tous ceux qu'il loue. Vous avez donc étudié la Philosophie, me dit-il? Eh bien, n'avez-vous pas trouvé pour une vérité démontrée cent hypothèses pour appuyer une fable. Cependant je vous loue, ajouta-t'il, d'avoir du respect pour les rêves des grands hommes

aux

auxquels on doit d'ailleurs des découvertes utiles ; mais avouez que nous avons plus d'obligation à ceux qui au-lieu de systèmes nous ont donné de belles tragédies de ces morceaux admirables de littérature & d'histoire ; & qu'il importe beaucoup plus à la Société de connoître des vertus , & l'humanité que les distances d'ici à Saturne , &c.

Ce discours me fit ressouvenir des leçons que j'avois reçues de M. de Valancé , c'étoit ainsi qu'il me parloit , & je sentis que mes yeux devenoient humides. Vous paroissez vous attendrir , me dit le vieillard. Je vois qu'on vous a élevé pour la sagesse. Eh bien , nous pourrons nous rencontrer souvent ici. Je serai charmé de vous voir. Je le remerciai , & après nous être entretenus quelque tems , je m'informai à lui de M. de Poligny ; il me dit qu'il ne connoissoit de ce nom que
Phom.

L'homme que j'avois d'abord écouté ; mais , ajouta-t'il , un de mes amis plus répandu dans le monde pourra mieux vous instruire , venez demain me trouver. Je loge près du Palais du Prince Maurice , demandez Morandal , c'est mon nom.

La nuit vint nous séparer , & pour ne rien négliger , je commençai par saluer mon Sçavant en sortant du caffè , & je le déterminai sans peine à souper avec moi. Le nom de Poligny qu'il portoit me fit croire que peut-être il étoit un parent de mon pere , & qu'il pourroit m'en dire des nouvelles ; mais il m'avoua qu'il se nommoit Ruffeaux , & qu'ayant eu quelques affaires , il avoit été obligé de changer de nom en quittant sa patrie.

Le lendemain j'allai chez M. de Morandal , il étoit déjà parti. Je fus reçu par sa fille , c'étoit une jeune personne charmante. Je fus ébloui de sa
beau-

beauté, & tant de graces étoient jointes à sa personne, qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer. Je sentis un trouble extraordinaire, & au même instant j'oubliai que je venois chercher M. de Morand, mais comme il l'avoit prévenue sur ma visite, elle me dit que son pere étoit allé s'informer de la personne qui m'intéressoit, & qu'il l'avoit chargée de me prier de l'attendre.

Je fus enchanté de cette circonstance, car la crainte de faire une visite importune à Mademoiselle de Rohancy (c'étoit son nom) m'eut empêché de rester chez elle, une Dame de ses amies étoit avec elle, & cette Dame étoit Françoisse. Elle avoit longtems vécu à Paris. Elle fut charmée de trouver en moi un homme de sa patrie, & comparant les lieux qu'elle avoit quittés à ceux qu'elle habitoit actuellement, elle ne nous cacha au-

cun

cun de ses regrets. Je fus ravi que sans y penser elle me fournit une occasion de faire connoître à Mademoiselle de Rohancy que je n'étois pas de l'opinion de son amie, je pris la parole, & je dis à cette Dame que je m'étonnois qu'elle regretât la France en voyant Mademoiselle de Rohancy, & que si toutes les Dames de la Haye avoient le bonheur de lui ressembler, il falloit plaindre ceux qui étoient à Paris, & non ceux qui vivoient auprès d'elle.

Je laissai à mes yeux la liberté d'en dire davantage, & je n'oubliai aucun des éloges qu'on devoit à sa beauté, & que le respect peut permettre.

Je m'apperçus que cette conversation embarrassoit Mademoiselle de Rohancy, elle ne pouvoit s'y méprendre, elle sentit toutes les impressions qu'elle m'avoit faites; mais l'arrivée de M. de Morandal lui ayant
laissé

laissé la liberté de s'éloigner, elle passa dans un autre Appartement avec son amie.

Son départ me causa une douleur que j'eus bien de la peine à cacher aux yeux de M. de Morandal. Cependant il ne s'apperçut point que je n'étois plus le même homme qu'il avoit vu la veille, & m'entretint des soins qu'il s'étoit donné pour découvrir M. de Poligny, & il m'avoua que quelles qu'eussent été ses recherches, & celles de ses amis, on ne l'avoit point trouvé à la Haye.

Cette nouvelle dans un autre tems m'eût désespéré, mais l'amour que je venois de prendre pour Mademoiselle de Rohancy diminua l'intérêt que j'avois à trouver mon Pere, dans la crainte que ses ordres ne me renvoyassent auprès de M. de Valancé, après avoir remercié M. de Morandal, je me séparai de lui le plus affligé
du

du monde , en pensant qu'il alloit
jouir du bonheur de voir sa fille , tan-
dis que j'en serois privé ; mais il m'en
consola en me priant de revenir tous
les jours chez lui.

Cependant j'y revins inutilement
pendant six semaines. Mademoiselle
de Rohancy ne parut point. Hélas ,
disois-je , l'aurois-je offensée ? Ai-je
pû joindre plus de respect à mon ad-
miration ? N'ose-t'on avoir des senti-
mens si purs , & peut-on les sentir
sans adorer celle qui les fait naître ?
mais , reprenois-je , elle ignore mon
amour , cherchons à le lui faire con-
noître , peut-être elle en sera touchée.

Je gagnai une femme qui la ser-
voit , elle se chargea de lui rendre la
lettre suivante.

» Me punissez - vous , Mademoi-
» selle , d'avoir osé admirer ce que le
» Ciel vous a prodigué de charmes ,
» il faut vous apprendre tous mes cri-
mes ,

» mes , dussiez-vous ne me les par-
» donner jamais , j'ai joint à ma pre-
» miere admiration le plus violent
» amour , c'est l'hommage d'un cœur
» qui n'a encore rien aimé, mais pou-
» voit-il l'aimer avant de vous avoir
» vue ; c'est à vous d'y régner , tout
» autre objet n'auroit pû le rendre sen-
» sible , ne croyez point que vos ri-
» gueurs rebutent un amant qui met
» tout son bonheur à vous aimer , &
» qui ne se permet aucune espérance.

Mademoiselle de Rohancy reçut
cette lettre , & gronda sa femme de
chambre ; mais celle-ci m'avoua que
sa maîtresse avoit relu plusieurs fois
mon billet , & que très-souvent elle l'a-
voit vue soupirer , elle m'apprit en-
core qu'elle écoutoit tous les jours les
conversations que j'avois avec M.
de Morandal , & qu'elle me voyoit
sans être vue. J'avois trop peu d'ex-
périence pour me flatter. Je jugeois
d'une

d'une passion par celle que je sentoís , & plus elle me donnoit de desirs de voir & d'entretenir Mademoiselle de Rohancy , plus je me disois que si j'en étois aimé , elle eût senti le même empressement , & eût cherché à finir ma peine.

On voit que j'ignorois les décences que les femmes observent en amour ; c'est cette décence qui enflamme & qui irrite une passion , il faut des obstacles & de la vertu , la facilité n'a jamais inspiré de respect , & l'on ne peut bien aimer que l'on ne respecte pas.

Dès que je scüs que Mademoiselle de Rohancy écoutoit nos conversations , je les tournai insensiblement sur l'amour , mais d'une maniere si ressemblante à celui que j'avois pour elle , que je n'aurois pu le lui exprimer autrement.

Un jour (Dieux , que je ressentis
de

de peines) M. de Morandai me dit ;
je serai privé demain de vous voir ,
je mene Mademoiselle de Rohancy
dans un Couvent à Bruxelles ; mais
outre la peine de m'en séparer , je ne
sçai si ce parti est l'effet de son obéis-
sance , ou de son inclination. Je serois
au désespoir de la contraindre , & sa
soumission est si grande , que je n'ai
pu connoître sa volonté.

Eh pourquoi ; lui dis-je, pénétré de
douleur , vous en séparer si vous l'ai-
mez ? A-peine pus-je prononcer ce
peu de paroles , les siennes venoient
de m'accabler. J'eus besoin de m'ap-
puyer pour me soutenir. Mademoi-
selle de Rohancy voyoit tous les mou-
vemens de mon ame , & je sçus par sa
femme de chambre qu'elle n'avoit pû
retenir ses pleurs. Mais ces pleurs ne
m'apprirent encore rien. J'étois bien
loin de penser , n'ayant vû qu'une fois
Mademoiselle de Rohancy , qu'elle
eut

eut pris pour moi de la tendresse. Je pensois au contraire, que si elle m'eût aimé, n'étant point contrainte par son pere, elle n'eût pas pris le parti du Couvent. Enfin, Monsieur, de Morandal ajouta que son grand âge, le forçoit de donner un état à sa fille. Eh, ne pouvez-vous, lui dis-je, l'établir dans le monde; je le pourrois, répondit-il; mais de tous les partis que je lui ai offerts depuis trois mois, je n'ai pû la résoudre d'en accepter aucun.

Les trois mois dont il parloit, étoient le tems où j'avois vû Mademoiselle de Rohancy pour la premiere fois, je crus à la fin entrevoir qu'elle me sacrifioit ses amans; je ne pûs du moins me défendre d'une si douce idée. Je rapprochai tout ce que sa femme de Chambre m'avoit dit, & je ne doutai presque plus que ce ne fût autant de marque de la tendresse

B dresse

dresse de Mademoiselle de Rohancy.

Enhardi par ses pensées, eh bien, dis-je, à M. de Morandal, vous disiez que vous n'aviez pû connoître la volonté de Mademoiselle votre fille, cependant vous avoüez qu'elle n'a pas voulu d'un époux. Hélas! reprit-il, en suis-je plus instruit? Je ne pénètre point dans son cœur, j'ignore les motifs de son refus, mais je voudrois la rendre heureuse.

Ciel, que ces derniers mots m'embarrassèrent; je fus tenté mille fois de m'offrir pour l'époux de Mademoiselle de Rohancy. Je n'ai que ce moyen, disois-je, pour sçavoir si j'en suis aimé. Elle avoüera à son pere que je suis celui qu'elle avoit choisi dans son cœur, & cet aveu comblera tous mes transports. Mais faisant réflexion aussi-tôt sur ma naissance, quel est mon aveuglement, disois-je? M. de Morandal voudra-t'il d'un Inconnu,

&

& qui gagne à l'être ? Puis-je former le projet de devenir l'époux de sa fille ? Il voudra me connoître , & je n'aurai que son mépris.

Désespéré par cette pensée ; & n'osant prétendre à Mademoiselle de Rohancy , je cherchai cependant à sçavoir si j'en étois aimé ; je me flattai alors qu'elle céderoit à ma douleur , & qu'elle ne prendroit point la résolution de me quitter. Voici la lettre que je lui écrivis , & qui fut rendue comme la première.

» Plus téméraire par mon déses-
» poir , que par mon amour , j'ose
» former la pensée de vous attendrir
» sur mon malheur. Ce n'est point
» de la tendresse que je vous deman-
» de , c'est de la pitié. J'ai sçû par
» M. de Morandal que j'allois vous
» perdre , ce moment sera le der-
» nier de ma vie.

J'étois dans la plus grande inquié-

B ij tude

tude sur les impressions que feroit ce billet, Je n'osois me flatter d'une réponse : c'étoit une faveur que je n'espérois pas d'obtenir ; mais contre mon attente je reçus cette lettre.

» Ne dites point que vous m'ai-
 » mez , puis-je le croire , vous qui
 » pouviez m'obtenir de mon pere ,
 » & je sçais qu'il vous estime assez
 » pour vous donner la préférence sur
 » vos Rivaux. Il ne vous a point
 » caché , qu'il vouloit me rendre heu-
 » reuse. Ai-je dû lui dire que ce bon-
 » heur dépendoit de vous ? Je de-
 » vrois encore moins vous l'appren-
 » dre. Mais à la veille de ne vous
 » revoir jamais , puis-je me refuser
 » cette consolation ?

Pouvois-je à mon tour ne pas m'abandonner à l'excès de joie que me causa ce billet , il m'apprenoit ce que je n'eusse jamais osé espérer ; j'étois aimé , & je pouvois obtenir ma main

treffe, que de félicité enyvèrent mon ame dans cet instant ; je me crus possesseur de ce que je chériflois ; mais que ma joie me coûta de douleurs ; mes premières réflexions s'offrirent à mon amour : malheureux , disois-je , quelle sera mon excuse ? Mademoiselle de Rohancy veut être à moi. Irai-je lui dire , qu'indigne d'elle j'ai osé l'adorer , n'est-ce pas la faire rougir de m'avoir aimé ? Ah plutôt mourir , puisqu'il est si honteux de vivre pour elle & pour moi.

Mais après m'être abandonné à cette idée , je me flattai que m'ayant avoué ses sentimens elle ne refuseroit pas de m'entendre. Je lui demandai la permission de m'expliquer avec elle ; que j'avois les choses les plus importantes à lui dire avant de parler à M. de Morandal.

Je ne m'imaginai pas plutôt qu'elle avoit reçu mon billet , que je me

repentis de le lui avoir écrit. Que
vais-je lui avouer , disois-je : ciel in-
juste , ôtez-moi mon amour , ou me
rendez digne d'elle ; mais en ache-
vant ces paroles , je vis arriver la
femme de chambre qui me venoit
chercher pour me conduire dans l'ap-
partement de Mademoiselle de Ro-
hancy.

Elle fut si confuse de se trouver
seule avec moi , qu'elle ne s'apper-
çut point de mon trouble , nous a-
vions tous deux les yeux baissés , ce
n'étoit plus le tems où j'avois osé les
lever sur elle , & plus interdit qu'on
ne peut le comprendre , elle confon-
dit ma honte dans mon respect , &
commença la première à me parler.

L'espoir d'être à vous , me dit-elle ,
me fait croire que cette démarche n'a
rien contre la décence. Quel est donc
le secret qui vous reste à me dire ?
m'aimeriez - vous moins depuis que
vous.

vous avez sçû que vous êtes aimé ?
Ah ! Mademoiselle, lui dis-je, en
me jettant à ses genoux : voyez le
plus malheureux des hommes, vous
m'aimez, & je n'en suis que plus à
plaindre.

Je ne puis vous entendre, reprit-
elle, expliquez-vous. M. de Moran-
dal s'oppose-t'il à vos desirs ; & me
suis-je trompée, quand j'ai cru qu'il
vous aimoit assez pour ne vous rien
refuser ? Je n'ai point parlé à M. de
Morandal, repris-je, il ne m'a rien
refusé, mais je ne puis être à vous.

Ces mots prononcés avec une dou-
leur extrême causèrent le dernier é-
tonnement à Mademoiselle de Ro-
hancy. Elle devint immobile. Ce
n'étoit point son pere qui s'opposoit
à nos liens, c'étoit moi qui lui di-
soit que je ne pouvois être à elle.
Nous gardâmes un long silence, &
jamais je n'aurois eu la force de le

rompre si elle n'avoit parlé la première.

C'est donc là , me dit-elle , les choses importantes que vous vouliez m'apprendre , & vous pouvez me les avouer ? Mais ne croyez point qu'on m'offense impunément. Sçavez-vous. Ah ! interrompis-je , n'accusez que ma destinée ; c'est trop long-tems vous cacher mes malheurs. Je n'ai pu me défendre du violent amour dont vous me voyez pénétré , & j'avois espéré que le sort qui m'a fait naître en changeant un jour me rendroit votre égal. Mais faut-il vous avouer qu'avec une naissance illustre , j'ai à rougir de l'avoir reçue..

Je faisois passer Mademoiselle de Rohancy d'étonnement en étonnement. Elle me fit expliquer davantage , & après qu'elle m'eut écouté , nous retombâmes tous deux dans un profond silence.. C'étoit la seconde fois.

fois que nous nous trouvions sans pouvoir nous parler & sans pouvoir nous taire. Mais elle fut encore la première à finir cet étrange embarras.

A quoi avez-vous donc prétendu ; me dit-elle, quand vous avez osé prendre de l'amour pour moi ? A rien, lui répondis-je, je n'espérois aucun retour. Vous aviez raison, dit-elle, car de ce moment vous devez croire que je cesse d'aimer celui qui n'est pas digne de moi, & si mon pere savoit votre audace, que n'auriez-vous pas à craindre de sa colere ? Je ne crains que la votre, lui repondis-je, elle va vous venger d'un malheureux bien plus que vos mépris.

A ces mots je perdis connoissance ; & je fis cesser toute la fierté de Mademoiselle de Rohancy, car son cœur n'avoit point eü de part à ses paroles, elle eut donné sa vie pour sauver la mienne, ses soins me la rendirent ;

B v mais

mais je ne voulus l'accepter qu'avec l'assurance qu'elle ne me haïroit point.

Pendant cette assurance ne pouvoit nous rendre parfaitement heureux, nous savions que M. de Morandal ne consentiroit jamais à nous unir, & Mademoiselle de Rohancý étoit trop sage pour écouter d'autres mouvemens que celui de son devoir. Une soumission aveugle l'attachoit aux volontés de son pere, & sa naissance étoit trop illustre pour descendre jusqu'à moi. Ce n'est point, disoit-elle, qu'il n'estime la vertu; car dans son ame il ne met que cette distinction parmi les hommes; mais on se doit au rang dans lequel on est né, & il n'est permis d'en sortir que pour s'élever davantage.

Quoi, repris-je, avec une douleur profonde, je ne vous épouserois donc jamais? Je le crains, dit-elle, & si vous êtes sage, vous souffrirez que
Pa-

j'acheve le sacrifice. Ah! interrompis-
je, sans lui donner le tems de pour-
suivre, n'arrachez point des jours que
vous venez de me rendre. Laissez-
moi espérer de fléchir M. de Moran-
dal, peut-être que sensible à quelques
vertus qu'il a cru me connoître, il se-
ra touché de mon amour, je ne vous
défens point, reprit Mademoiselle de
Rohancy, tout ce que l'amour peut
vous donner d'espoir. Je souhaite mê-
me peut-être plus que vous, que vous
puissiez attendrir mon pere; mais si
par un effet contraire, il m'ordonnoit
de renoncer à vous (je ne vous le dis
qu'en frémissant) vous me verriez
obéir, & ne me donnant pas le
tems de lui répondre, je sçai, ajouta-
t'elle que vous avez pu vous flatter en
voyant mes premieres démarches,
mais vous eussiez ignoré long-tems
ce qui se passoit dans mon ame, si ce
n'eut été vous perdre pour jamais.

M'en perdrez-vous moins, lui répondis-je, si M. de Morandal se rend inflexible? N'êtes-vous pas résolue à lui obéir, & n'est-ce pas m'ôter la vie. Non, dit-elle, c'est faire mon devoir, & s'il vous arrivoit de vouloir m'en écarter, ma haine vous en puniroit. Mais de quoi pouvez-vous vous plaindre, vous n'espérez point de retour.

J'avoue, lui dis-je, que mon bonheur a passé mon espérance; mais ce même honneur devient un supplice, si je ne l'ai connu que pour le perdre, j'étois bien moins malheureux avant d'être aimé, je n'osois former aucun désir; mais aujourd'hui votre amour m'éleve jusqu'à vous.

Nous éprouvions pour la première fois la douceur de nous avouer nos sentimens, & de nous en entretenir. Je ne craignois plus d'offenser Mademoiselle de Rohancy par une passion qu'elle

qu'elle ressentoit elle-même. Mais la sagesse dans les femmes en règle les mouvemens ; j'entends les femmes qui sont nées pour la vertu ; je sçai qu'il en est dont cette vertu n'est pas la règle , & qui en amour ne suivent que l'égarément de cette passion.

Mais Mademoiselle de Rohancy n'étant pas de ce nombre , j'essayai inutilement de lui persuader de n'obéir qu'à notre tendresse , elle n'écouta jamais que son devoir , & nous nous séparâmes ignorans ce que nous devions espérer ou craindre ; mais elle me vit si touché qu'elle m'accorda la permission de lui écrire. Nous convinmes encore qu'elle différerait son départ pour Bruxelles , sous prétexte d'une maladie :

En effet dès le même soir elle se mit au lit , & ayant été pour prendre congé de M. de Morandal , il me dit que sa fille s'étoit trouvée mal , & qu'il at-

tén-

tendroît qu'elle fût rétablie, je recon-
nus aussi-tôt la feinte dont j'étois con-
venu avec elle, mais je fais ce mo-
ment pour pressentir son pere; sans
doute, lui dis-je, Mademoiselle de
Rohancy n'a pu se séparer de vous,
puisqu'elle est malade.

Je ne l'ai point contrainte, reprit-
il, elle peut tout sur un pere, je crois,
lui dis-je, que vous voulez son bon-
heur. Mais ce bonheur peut se trouver
contraire à votre choix, & c'est peut-
être ce qui l'afflige. Elle est trop bien
née, reprit-il, pour que je lui soup-
çonne d'autres sentimens que ceux
qu'elle doit avoir. Mais si par mal-
heur elle en changeoit, elle me trou-
veroit inexorable.

Quoi, repris-je, vous pourriez vous
résoudre à la priver de ce qu'elle ai-
meroit; car elle peut être sensible
pour quelqu'un que vous n'approuve-
riez pas.

Non,

Non, dit-il, un peu surpris elle n'aime rien. Elle a préféré ma retraite au monde, aucun homme n'est connu d'elle; mais le hazard, repris-je, a pu faire qu'elle se soit prévenue pour quelqu'un, & peut-être que l'inégalité de condition peut l'empêcher de faire éclater son goût. Elle auroit raison, reprit-il, de cacher cette bassesse, & dût-elle en mourir, elle sauveroit sa gloire.

Ces dernières paroles étouffèrent ma voix, M. de Morandal s'aperçut de mon trouble, il étoit trop grand pour pouvoir le lui cacher. Une pâleur mortelle lui découvrit qu'il venoit de m'arracher la vie. Elle ne mourera pas seule, lui dis-je, vous voyez son déplorable amant, M. de Morandal surpris autant qu'on peut l'imaginer, eh quoi, dit-il, vous ne m'offensez point en l'aimant, vos vertus m'assurent de votre naissance,

pour-

pourquoy m'avoir caché votre amour ?
mais à votre âge on dépend d'un pe-
re, c'est à lui à disposer de vous.

Non, lui répondis-je encore plus ac-
cablé par ces paroles. Je ne depends
que de moi, & de quelques vertus qui
ont paru vous toucher; mais ce n'est
point assez pour mériter Mademoiselle
de Rohancy. Le sort injuste m'a fait
naître... Hélas, dispensez-moi d'en rou-
gir, ajoutai-je, je ne vous entends
point, reprit-il, ce sort dont vous
parlez vous a-t'il refusé d'être mon
égal ? Non, laissez-moi, lui dis-je, je
ne peux achever.

Mais j'en avois trop dit pour ne pas
intéresser M. de Morandal, il voulut
épuiser cette Scène, & plein de con-
fiance en sa bonté, je lui fis l'aveu de
toute mon infortune, il resta quel-
ques momens sans me répondre; c'é-
toit un homme plein de douceur, &
qui se seroit repenti toute sa vie, s'il
n'a-

de M. de Poligny. 47

n'avoit cherché à calmer la douleur qu'il me voyoit.

Je me mis à ses pieds : Sauvez-moi la vie , lui dis-je , Mademoiselle de Rohancy est à vous ; mais si je pouvois lui offrir l'Univers , il seroit à elle. Un torrent de larmes m'empêcha de poursuivre. Il en fut attendri , & croyant l'avoir vaincu , je ferrois ses genoux , il me pressoit entre ses bras ; mais ô Dieux ! ce fut pour m'avouer qu'elle n'étoit point sa fille.

Ces mots me firent tomber sans voix aux pieds de M. de Morandal. Votre affliction , me dit-il , me fait connoître que vous comptiez sur mon amitié. Vous ne vous êtes point trompé , Mademoiselle de Rohancy seroit à vous , si elle étoit à moi ; mais les personnes de son rang ont des loix qu'elles ne peuvent enfreindre. J'admire cependant les rapports qui se
trou-

trouvent entre vous. Elle n'a jamais connu ceux qui l'ont fait naître. Elle me croit son pere ; mais j'ai si bonne opinion de vous , & tant de pitié de votre amour , que je me sens forcé de vous reveler ce secret.

Levez-vous , mon fils , ajouta-t'il , en me tendant la main , vous vous êtes abandonné inconsidérément à votre passion , mais on n'est homme que par le courage , & non par les foiblesses. Il ajouta tout ce qu'il crut le plus propre à me consoler ; mais je n'étois plus en état de l'entendre. J'avois cru toucher au moment qui pouvoit m'obtenir Mademoiselle de Rohancy. M. de Morandal s'étoit laissé attendrir ; il m'avoit même assuré que si elle eût été sa fille , il l'eût accordée à mon amour. Mais il m'apprenoit qu'il n'avoit aucun droit sur elle , & j'en ressentis si vivement le malheur que rien ne fut capable de l'adoucir.

On

On vint nous interrompre , nous nous séparâmes , & j'allai m'abandonner à toute ma douleur.

Je passai plusieurs jours sans pouvoir retourner chez lui , il vint me chercher. Il se douta que j'avois succombé sous le poids de mes chagrins. Il me trouva au lit. Qu'est devenue , me dit-il en m'abordant , cette sagesse que je vous ai crue ? Je devrois vous abandonner. Mais votre âge m'intéresse , & il m'inspire de la pitié.

Hélas , lui répondis-je , ce n'est pas l'âge qui doit vous en inspirer , c'est mon amour , c'est de vous , lui dis-je que j'attends la vie. Reprenez du courage , dit-il , écoutez - moi , voyez dans le récit que je vais vous faire si je puis quelque chose pour vous.

Ah ! Ciel ! m'écriai-je , vous pouvez tout , vous pouvez me rendre le plus heureux des hommes , vous pouvez disposer de Mademoiselle de Rohan-
cy.

cy , puisque vous lui servez de pere ;
& qu'elle n'en a jamais connue d'au-
tre.

Il est vrai , reprit M. de Morandaf ,
que trompé par les apparences , elle
croit dépendre de ma volonté , mais
je vous ai déjà dit que je n'ai aucun
droit sur elle , & qu'avec toute l'envie
du monde de vous obliger , ce n'est
point à moi à régler sa destinée , &
pour ne vous en laisser aucun dou-
te , je vais vous révéler tout le secret
de sa naissance ,

Le Comte de Ranfac gentilhomme
Flamand , & d'une maison illustre , me
dit M. de Morandaf , vint à la Haye
chargé de quelques négociations se-
cettes auprès de la République. Il
auoit laissé à Paris une fille âgée de
dix-huit ans , dont la beauté lui attira
une foule d'adorateurs , mais le plus
empresé fut M. de Nemours. Made-
moiselle de Ranfac avoit rebuté tous
les

ses rivaux, & ne s'étoit pas encore apperçue de l'inclination qu'elle avoit pour ce Prince. L'absence de son pere lui fit écarter tous ceux qui sous prétexte de venir voir M. de Ransac, ne venoient que pour elle. Mais M. de Nemours plus habile ou plus amoureux, trouva les moyens d'être reçu. Cependant Mademoiselle de Ransac lui cacha avec soin la passion naissante qu'elle ressentoit pour lui. Elle ne vit même qu'avec un chagrin sensible son attachement pour un homme dont elle craignoit ne pouvoir faire son Epoux; Elle pouvoit à la vérité y prétendre par sa naissance, mais elle étoit sans fortune; & son pere n'en pouvoit gueres espérer que dans les services qu'il rendoit à la France, au cas que ses négociations eussent un succès favorable. Cependant malgré toutes les réflexions de Mademoiselle de Ransac, l'amour devint le plus fort. Les
assiduités

assiduités de M. de Nemours dans les intervalles , que lui laissoit la guerre , lui donnerent le tems de faire tourner à son avantage toutes les pensées de sa maîtresse.

Cependant deux années s'écoulerent sans qu'il eût fait de plus grands progrès auprès d'elle. Il crut alors que Mademoiselle de Ransac lui préféreroit un de ses rivaux , & presque tous leurs entretiens se passoient en mille petits reproches qui marquent l'amour sans offenser une maîtresse. Elle le rassuroit en lui protestant qu'elle n'aimoit que lui. Mais il ne l'avoit pas plutôt quittée , qu'il se sentoit une nouvelle inquiétude.

La jalousie de M. de Nemours ne servoit qu'à donner plus d'ardeur à leur passion ; & dans le même tems , la famille de ce Prince l'obligea à rendre des soins à Mademoiselle de qu'elle vouloit lui faire épouser. Il n'en

n'en falloit pas tant pour allarmer Mademoiselle de Ransac à son tour. Elle ne put souffrir que son amant changeât de conduite. Sa rivalle étoit assez belle pour être aimée. Elle avoüa son inquiétude à celui qui la causoit ; mais ce fut avec une si grande douleur, qu'elle ne marqua jamais tant de tendresse. J'ai suivi, lui dit-elle, en vous aimant, la violence d'une inclination bien plus forte que ma raison. J'ai prévu tous les malheurs qui sont prêts à tomber sur ma tête, mais votre amour m'avoit rassurée, & j'aurois crû vous offenser, si j'avois laissé agir ma crainte.

L'inquiétude de Mademoiselle de Ransac, pénétra M. de Nemours. Il lui représenta qu'il avoit été bien malheureux de seïndre auprès d'une autre, ce qu'il ne ressentoit que pour elle. Il lui protesta qu'il ne verroit plus sa rivalle, qu'aussi-bien la feinte
ne

ne pouvoit lui servir encore long-tems. Un sacrifice aussi marqué , fit croire à Mademoiselle de Ransac , qu'elle pouvoit à l'avenir s'en fier à l'Amour. Son amant étoit lui-même très-disposé de s'unir avec elle. Mais les momens n'étoient pas favorables. La famille de M. de Nemours se seroit révoltée.

J'ignore quel prétexte il prit de sa rupture avec Mademoiselle de mais elle lui valut de faire résoudre Mademoiselle de Ransac à prendre des liens secrets avec lui ; & de leur commerce , Mademoiselle de Rohancy a prit naissance.

Voilà , ajouta M. de Morandai , l'origine de cette belle fille. Il me reste à vous dire que sa mere ne se fut pas plutôt apperçue qu'elle étoit grosse , que M. de Ransac s'étant brouillé avec la France , qui le soupçonna de favoriser les Hollandois , ordonna à
sa

sa fille de quitter Paris & de le venir joindre à la Haye ; & pour comble de douleur , ce fut dans un tems où M. de Nemours étoit parti pour l'armée.

Je ne vous parlerai point de tous les sujets que Mademoiselle de Ransac eut de s'affliger. Elle ignoroit si elle pourroit un jour revoir son amant. Elle craignoit que le tems & l'absence ne lui fît oublier les engagemens qu'il avoit avec elle. Mais malgré de si cruelles réflexions , elle ne pût que lui écrire en même tems qu'elle partit pour se rendre à la Haye. Elle y trouva son pere dans la dernière fureur contre la France. Mais plus occupée alors de ses propres chagrins , que de ceux de M. de Ransac , elle songea à lui cacher l'état où elle se trouvoit.

L'amitié qui m'avoit uni de tous les tems avec son pere qui étoit logé
C chez

chez moi , fit résoudre Mademoiselle de Ranfac de se confier à Madame de Morandal. Elle la conjura de lui aider à cacher le fruit de son amour. Madame de Morandal n'avoit jamais eu d'enfant. Il lui vint en pensée de feindre une grossesse ; & dans le tems que Mademoiselle de Rohancy vint au monde , on la fit passer pour sa fille.

Le succès répondit aux mesures qu'on avoit prises. Mademoiselle de Ranfac ne fut point soupçonnée d'être la véritable mere de cet enfant ; mais elle étoit inconsolable d'avoir perdu l'espérance de retourner à Paris ; c'étoit la seule chose qui pût lui rendre M. de Nemours. Elle en recevoit à la vérité des nouvelles , & toutes les assurances du plus violent amour. Mais elle avoit tout à craindre des dangers où la guerre l'exposoit tous les jours. Elle voyoit d'ail-

leurs

leurs M. de Ranfac plus éloigné que jamais de retourner à Paris. Depuis peu il avoit pris des engagemens avec le Prince de Condé, & devoit passer à son service. Cette nouvelle circonstance acheva de défoler Mademoiselle de Ranfac. Son Pere alloit se trouver dans un parti opposé à celui de M. de Nemours. Il pouvoit même arriver qu'ils eussent affaire ensemble; & dans toutes ses réflexions, elle ne trouvoit que des motifs de la plus grande douleur.

L'Histoire de ces tems a dû nous apprendre que ce n'étoit pas sans sujet que Mademoiselle de Ranfac déplorait son sort. Elle perdit M. de Nemours. Et le jour qu'elle apprit cette affreuse nouvelle, elle vint toute en pleurs se jeter dans les bras de Madame de Morandal. La vûe de Mademoiselle de Rohancy encore enfant, lui arrachoit les plaintes les plus

touchantes, & le tems n'a pû encore la consoler. Mais comme elle n'a pû reconnoître sa fille, & qu'elle ne le pourra jamais, je l'ai adoptée pour la mienne, & c'est là ce qui la fait jouïr de mon rang & de ma naissance.

J'arrétai à ces mots M. de Morandal. Ne dites donc plus, repris-je, que vous n'en pouvez disposer. N'est-elle pas véritablement à vous, puisqu'il n'est pas même possible à sa mere de vous la disputer. Il est vrai, me dit-il, mais je sçais qu'elle n'est pas ma fille; & je ne pourrois, sans une horrible injustice, ne pas laisser à Mademoiselle de Ransac tous les droits qu'elle a sur elle. Je baissai la vûe; je sentis que j'étois emporté par ma passion, & qu'en effet, c'étoit à Mademoiselle de Ransac à lui donner un époux. Il seroit inutile de vous flatter, reprit M. de Morandal, sa mere conserve toute la hauteur du
rang

rang où elle a crû élever sa fille ; elle ne lui donnera pour époux que celui qui pourra lui apporter les plus grands titres ; & quoique votre sort soit semblable au sien , ils ne peuvent être unis.

M. de Morandai adoucit ces dernières paroles de tout ce qu'il crut le plus propre à me consoler ; il me marqua le plus vif regret de n'être pas le pere de Mademoiselle de Rohancy , il me conseilla de renoncer à elle , & me recommanda le secret sur tout ce qu'il venoit de m'apprendre. Il y va de votre vie , me dit-il , pourriez-vous me donner un chagrin si sensible ?

Non , non , lui dis-je , vous m'avez pénétré depuis long-tems de reconnoissance & de respect. Mais Monsieur , ajoutai-je , prenez pitié du plus malheureux des hommes : engagez Mademoiselle de Ransac à faire le

bonheur de deux amans. Je vois, repris-il, que vous connoissez peu les femmes. Hélas, repris-je, je n'aime que Mademoiselle de Rohancy. Elle seule me paroît digne d'amour & de respect. Elle a toutes les beautés de son sexe, sans en avoir les défauts. Car ne croyez point, ajoutai-je, que j'ignore combien elle est éloignée de leur ressembler. Elle n'a ni leur caprice, ni leur jalousie. Elle rend justice au mérite de celles qui se distinguent. Elle n'est point fâchée de voir une belle femme; elle la loue avec plaisir, & jamais on ne l'entend relever un défaut. Voilà, ajoutai-je, comme toutes les femmes devroient en user les unes avec les autres; car plus leur dessein est de nous plaire, plus elles devroient paroître s'estimer entr'elles. Elles y gagneroient souvent de nous persuader des qualités qu'elles n'ont pas, & en augmentant
notre

notre respect , elles augmenteroient
notre amour.

L'éducation qu'on leur donne , me
répondit M. de Morandal , contribue
à tous les défauts qu'on leur reproche.
Les meres en général ne s'attachent
qu'à ce qui compose l'extérieur de
leurs filles. Elles les trouvent assez
aimables dès qu'elles sçavent placer
une fleur , une mouche , & qu'elles
font une révérence de bonne grace.
Elles leur citent les femmes qui se
mettent du meilleur air , & on ne
leur parle presque jamais de celles
qui se distinguent par des qualités
essentiellles , & par le mépris qu'elles
font de toutes les minuties qu'on en-
seigne à une jeune personne. On lui
insinue que c'est le seul art de plaire ;
& dès qu'elle rencontre une femme
mieux mise , mieux faite , elle est dé-
solée , elle veut s'en venger , elle lui
cherche des ridicules , elle veut ab-

folument en dire du mal.

Les hommes, continua M. de Morandal, font coupables de toutes ces petiteſſes. Ils ont voulu rendre les femmes ſemblables à des automates. Nous ſommes encore dans le ſiècle où il eſt ridicule à elle de nous égaler par le génie. Moliere, me dit-il, un de vos meilleurs Poëtes, a fait une Comédie contre les Femmes ſçavantes, comme ſi c'étoit une honte à ce ſexe de ſçavoir penſer. On leur permet de perdre du tems à leur toilette, & il faut qu'elles ſe cachent pour celui qu'elles employent à former leur raiſon, & cette raiſon eſt incon nue à la plupart, tant on prend ſoin de rétrécir leurs idées.

Mais, ajouta-t'il, celles qui ont eu le courage de renoncer aux préjugés qui les avoient ſi généralement exclues de ſçavoir penſer, montrent par des ouvrages profonds, qu'elles ſont
très-

très-dignes de participer à tous les droits de l'esprit.

Les femmes sont donc capables de toutes les Sciences, continua M. de Morandal. Mais on ne prend point assez de soin de former leur esprit. Nous trouverions bien plus de charmes dans leur commerce, si l'on étendoit leurs lumières, elles seroient une source d'émulation pour les hommes. Nous leur sommes déjà redevables de la douceur de nos mœurs. Sans elles nous ne serions que des bêtes féroces. L'envie de leur plaire nous donne de la douceur & de la complaisance, & le plus brutale des hommes est doux auprès d'une femme.

M. de Morandal songeoit par cette conversation, à dissiper la profonde tristesse que m'avoit causée l'histoire de Mademoiselle de Ransac, non que je ne fusse extrêmement touché de sa confiance, & d'une amitié que je

ne devois qu'à sa bonté. Je le remerciai dans les termes les plus expressifs. Mais au désespoir dans le fond de mon cœur, je détestois la vanité de Mademoiselle de Ransac qui me ravissoit sa fille. J'y trouvois d'autant plus d'injustice, qu'elle avoit senti le pouvoir de l'amour, & qu'elle pleuroit encore son amant. De cette réflexion, je passois au mépris qu'elle faisoit de ma naissance, tandis que celle de Mademoiselle de Rohancy étoit pareille. Je fis toutes ces observations à M. de Morandal. Hélas ! mon fils, me dit-il, Mademoiselle de Ransac est injuste, mais elle est mere, & nous ne pouvons rien sur sa volonté. Il m'embrassa à ces derniers mots, en m'exhortant à faire des efforts pour vaincre une passion qui ne pouvoit que troubler le repos de ma vie.

J'aurois cru commettre le plus grand
crime

crime en essayant de la combattre. On juge que j'avois la plus vive impatience de découvrir à Mademoiselle de Rohancy ce que je venois d'apprendre. Je me flattois que l'exemple de sa mere pourroit la résoudre à ne prendre conseil que de sa tendresse. Je lui fis rendre le billet qui suit :

» J'ai parlé à M. de Morandaf , &
» ce n'est plus que de vous seule que
» mon sort va dépendre. Il sera le plus
» heureux, si vous m'aimez autant
» que je vous aime. Daignez per-
» mettre à votre amant de venir à vos
» pieds , ses transports acheveront de
» vous convaincre du plus tendre
» amour.

Mademoiselle de Rohancy me répondit par sa femme de chambre de me trouver chez elle le lendemain. Mais mon malheur me préparoit les plus tristes nouvelles que je pussé apprendre. Je rencontrai M. de Moran-

Cvj. dal,

dal , & je lui vis tant de marques de joie qu'elles me firent juger qu'il s'étoit passé quelques grands événemens. Cette conjecture ne se trouva que trop véritable , aussi-tôt que je l'eus approché , il me dit : le Ciel s'est laissé fléchir dans un tems où Mademoiselle de Ransac n'espéroit plus rien , elle vient d'apprendre que la famille de M. de Nemours veut prendre soin de Mademoiselle de Rohancy , & la marier d'une maniere convenable à sa naissance.

Quoi , interrompis-je , ne m'avez-vous pas dit que cette famille & toute la terre ignoroit ce qui s'est passé entre sa mere & M. de Nemours. Il est vrai , répondit M. de Morandal , mais des circonstances qu'il ne m'est pas permis de reveler , ont engagé la famille de M. de Nemours à faire un sort heureux à la mere & à la fille , & dans le moment je vais chez Mademoiselle
de

de Ransac ; elle a reçu des nouvelles , elle veut me consulter , & je vous reverrai demain.

A ces mots nous nous séparâmes , & j'entrai chez Mademoiselle de Rohan-cy. Je l'abordai avec un si grand trouble , qu'il ne me permit pas de prononcer une seule parole.

La fortune nous persécute , me dit-elle , & je ne me trouve la fille d'un grand Prince que pour être la personne du monde la plus malheureuse. Ah , qu'une condition plus obscure me paroît digne d'envie ! Je ne veux rien vous cacher de ma douleur , continua-t'elle , car ne croyez - pas que le rang où l'on veut m'élever ait pu changer mon cœur , il est encore à vous.

Cependant quelque soit mon amour , vous sentez qu'il ne peut plus être heureux , & que nous devons par mille efforts nous arracher l'un à l'autre.

Ah!

Ah ! lui dis-je , je suis bien malheureux , s'il est en votre pouvoir de cesser de m'aimer. Ne croyez pas pourtant que j'aye encore la témérité de prétendre à vous. Je sens toute la distance qui vient de nous séparer. Mais nous arracher aux plus tendres sentimens ! Pourquoi tant d'efforts , mon bonheur ne dépend que d'être aimé , est-il un autre bien.

Hélas , reprit-elle , avez-vous cru qu'il fut en mon pouvoir de ne vous plus aimer ? Mais de quoi peut nous servir tant de tendresse ? Je vous vois peut-être pour la dernière fois. Je dois obéir à la famille de M. de Nemours , elle va se rendre la maîtresse de ma destinée , & je ne puis plus rien pour la votre.

Je la suppliai de ne point me faire envisager ce malheur. Je lui dis que le hazard pouvoit encore apporter des changemens dans sa fortune ; mais elle
me

me défendit d'en concevoir la pensée. Elle me dit que son sort ne pouvant plus changer, qu'avec celui de sa mere je ne devois point lui faire craindre de nouveaux malheurs.

Nous ne finîmes cette conversation que par tous les attendrissemens dont l'amour nous pénétoit; mais si Mademoiselle de Rohancy en ressentit toute la tendresse, elle avoit encore plus de vertu.

Nous nous séparâmes accablés de douleur. Elle me vit si affligé, qu'elle me promit de me revoir. J'allai en la quittant m'abimer dans mille réflexions. Il me sembloit sur-tout que la famille de M. de Nemours n'avoit songé à Mademoiselle de Rohancy qu'au moment où elle auroit pu faire mon bonheur, & cette cruelle famille venoit me la ravir. Je croyois du moins que si elle eut ignoré son rang, elle eut consenti à me voir son époux.

Plu-

Plusieurs jours s'écoulèrent encore à nous plaindre de notre destinée ; mais Mademoiselle de Ranfac mit le comble à tous nos chagrins en retirant sa fille auprès d'elle , sans même qu'il me fût possible de lui écrire. Je tentai inutilement auprès de M. de Morandal les moyens de la voir. Il me dit qu'il falloit absolument renoncer à cette belle fille , & que le tems m'en apprendroit davantage.

Un mois après il me dit que Mademoiselle de Ranfac , & Mademoiselle de Rohancy étoient parties de la Haye pour se retirer l'une & l'autre dans un Couvent jusqu'au tems où la famille de M. de Nemours voudroit les rappeler à Paris ; mais quelques fussent mes instances , il ne me fut pas possible de sçavoir de M. de Morandal le lieu de leur retraite.

La douleur , le désespoir s'emparèrent de mon cœur. J'eusse renoncé
mille

de M. de Poligny. 65

mille fois à la vie plutôt qu'à Mademoiselle de Rohancy. Je ne sçavois cependant quel chemin pouvoit me conduire à elle. Mais après toutes les réflexions dont l'amour peut me rendre capable, je résolus de me signaler à la guerre, espérant par quelques actions d'éclat mériter la préférence sur ceux qui pourroient prétendre à Mademoiselle de Rohancy

C'étoit dans le tems où le grand Prince de Condé avoit uni ses intérêts avec ceux d'Espagne. Il est vrai que la rebellion de ce Prince contre son Roi me faisoit abhorrer son parti. Je sentoisi une répugnance extrême à le fuivre, mais la proximité des lieux où je me trouvois avec son armée, me détermina à venir me présenter à ce Prince.

Arrivé à son camp, il me reçut avec toute la bonté que je pouvois souhaiter. Il me demanda cependant quel
motif

motif m'avoit engagé de passer à son armée. Cette demande me fit rougir, & sembloit me reprocher mon crime; mais m'étant rassuré aussi-tôt, je lui dis que sa grande réputation méritoit bien qu'on vint apprendre de lui l'art de faire la guerre, ma réponse parut lui faire plaisir, & il me demanda quel emploi je voulois. Je lui dis que je ne désirois que celui qui m'approcheroit de sa personne, & qui me feroit combattre à ses côtés. Je le remerciai de tous les autres. Il parut touché de ce témoignage de mon affection, & je servis sous le titre de volontaire.

Il m'avoit demandé mon nom, je ne lui cachai point dans l'espérance de m'acquérir quelque gloire, & qu'elle parvint jusqu'à Mademoiselle de Rohancy, je me dispense de dire tous les événemens de cette guerre. L'histoire est pleine de ce qui arriva
à

à M. le Prince , mais ayant eu le bonheur de m'y distinguer , il m'accorda une protection particuliere , & me dit de ne point m'embarasser de ma fortune , qu'il s'en chargeoit. Cette bonté de la part d'un grand Prince éleva mon courage , & redoublant tout mon zèle , j'augmentai ma réputation , & je crus alors qu'il étoit tems de retourner à la Haye.

J'obtins cette permission du Prince , après qu'on eut retiré l'armée dans des quartiers d'hyver ; je prétextai des affaires , mais je n'avois que celle de mon amour. Je me flattois d'avoir actuellement la préférence sur ceux que la famille de M. de Nemours voudroit donner pour époux à Mademoiselle de Rohancy. Cette idée faisoit mon bonheur , & je n'eus rien de plus pressé que de la faire partager à M. de Morandal.

Il me dit que la renommée lui avoit
annoncé

annoncés mes succès, il m'en témoigna autant de joie que si j'eusse été son fils, il voulut que je lui rendisse compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Sa bonté lui fit louer avec excès mon courage ; mais impatient qu'il m'apprit des nouvelles de Mademoiselle de Rohancy , je le suppliai de ne me plus cacher sa retraite.

Hélas , dit-il , les choses ont bien changé depuis votre absence. Vous ne la verrez point ici. Elle a passée à Londres avec sa mere pour y épouser un de ses parens qui en est passionément amoureux. Ce mariage est si considérable qu'elle n'a plus besoin de la famille de M. de Nemours ; car celui qui se propose pour son Epoux est le plus riche négociant de la Grande Bretagne ; mais Cromwel traverse leurs amours dans l'espérance de lui faire épouser la fille d'une de ses créatures , dont le Pere depuis long-tems désire

désire ce négociant pour gendre, il se nomme Vinderbegue, voilà votre rival, & quelque soit son amour pour Mademoiselle de Rohancy, sa mere me mande qu'ils seront contraints de se soumettre à la puissance de Cromwel.

Je n'attendis pas que M. de Morandai m'en apprit davantage. Il venoit de m'en dire assez pour me désespérer. Quoi, lui dis-je, elle sera donc possédée par un autre, & c'est vous qui me l'apprenez.

J'aurois voulu, me dit-il, pouvoir vous épargner cette peine sensible; mais elle vient dans un tems où la fortune semble vous en dédommager, & si vous voulez m'en croire, retournez à l'armée.

Ah! lui dis-je, vous connoissez bien mal l'amour, si vous pensez que je puisse renoncer à Mademoiselle de Rohancy. Je veux porter à ses pieds
toute

toute ma douleur, y mourir s'il est vrai que je ne dois plus vivre pour elle.

J'étois si affligé que M. de Morandal sentit qu'il seroit inutile de combattre mes résolutions dans ce moment ; mais il me pria de ne rien précipiter. Il me dit que la République devoit le charger d'une commission auprès de Cromwel, & qu'il me conseilloit d'attendre à passer à Londres avec lui.

Rien n'étoit plus propre à ranimer mes espérances. J'étois sûre de la bonté de M. de Morandal. J'osai lui montrer toute ma confiance & lui rappeler tout ce qu'il m'avoit dit autrefois. Il est vrai, me dit-il, que j'ai plaint votre amour. Mais dans l'état où vous êtes, quel sort feriez-vous à Mademoiselle de Rohancy & à vous-même ? Vous êtes sans fortune ; pouvez-vous désirer
d'aug-

d'augmenter les malheurs. Et n'est-il pas honteux, ajouta-t-il, de vous voir préférer une foiblesse à la vertu ? Je ne vous dis pas de cesser d'aimer Mademoiselle de Rohancy, cet effort est trop grand. Mais seriez-vous bien digne qu'elle vous aimât, si vous ne cherchez à mériter son estime. Vous avez trouvé, continua-t-il, dans votre courage, & les bontés de M. le Prince, de quoi réparer vos disgrâces. Songez qu'une femme s'honore de la gloire de son amant, & rougit de tout ce qui fait sa honte, & c'est en continuant de vous acquérir un nom glorieux, que vous justifierez la tendresse de Mademoiselle de Rohancy.

Les discours de M. de Morand me retraçoient dans toutes les occasions les leçons que j'avois reçues de M. de Valancé, les premiers préjugés qu'on nous donne, ne peuvent ja-
mais

mais s'effacer entièrement , & rien ne prouve mieux l'importance d'une bonne éducation. Cependant M. de Morandal qui connoissoit toute la force des passions flattoit la mienne , en voulant la guérir. Il se gardoit bien de la combattre , au contraire il me permettoit d'aimer Mademoiselle de Rohancy , & pour me cacher qu'il vouloit m'en éloigner , il m'insinuoit que je ne pouvois mériter de préférence sur mon rival , qu'en augmentant la réputation que je m'étois acquise.

Il faut avouer que l'amour propre est flatté de tout ce qui nous élève. Je ne devois qu'à moi-même la faveur de M. le Prince , & je sentoís qu'un homme avec du courage & des sentimens peut réparer ce qui lui manque du côté de la naissance & de la fortune. Mais malgré toutes ces réflexions la crainté que M. de Morandal ne me
fit

fit partir pour l'armée sans avoir vu Mademoiselle de Rohancy, & sans m'être assuré qu'elle me resteroit fidèle, m'empêcha de céder à ses raisons: Que m'importe, lui dis-je, cette gloire sans l'espérance d'être plus heureux. Quel bien peut me faire la fortune, si elle me ravit le seul où j'aspire? Mon ambition est de posséder Mademoiselle de Rohancy. C'est cet espoir qui m'a fait courir à la guerre. J'ai voulu l'acquérir, c'est pour elle que mon bras a sçu vaincre; & sans elle, que m'importe cette fureur qui anime les hommes à se détruire. Quel spectacle affreux pour l'humanité que ces batailles sanglantes, où l'on voit périr tant de victimes de l'ambition des Princes.

J'avoue, me dit M. de Morand, qu'on a peine à comprendre cette férocité; cependant elle est imprimée dans tous les hommes. On a tou-

D jours

jours vù que les peuples les plus barbares, comme les plus polis, se sont acharnés les uns contre les autres. Mais vous ne m'en parlez, continua-t-il en souriant, que parce que la guerre vous éloigne de Mademoiselle de Rohan-cy. On vous verroit d'autres sentimens, si au lieu d'amour, vous n'aviez que de l'ambition. Cependant Je suis persuadé que vous n'avez pû lire l'histoire des grands Capitaines sans être pénétré d'admiration. Il faut même avouer que les chefs-d'œuvres de l'esprit humain n'ont jamais mieux paru qu'à chanter ces Héros. Homere, Virgile, en éternissant leurs noms, se sont éternisés eux-mêmes en nous faisant admirer les Conqué-rans du Monde.

Il est vrai, lui dis-je, mais ce n'est que dans les premières Places qu'on peut espérer d'être connu. Vous vous trompés, interrompit M. de Moran-dal,

dal , il est une infinité d'hommes qui n'ont point commencé par les premières places , ils ont percé jusqu'à elles par leur valeur & leur mérite. Je ne pouvois me dissimuler que M. de Morandal n'eût raison ; mais quelques fussent les encouragemens qu'il vouloit me donner , j'eusse sacrifié la conquête du monde , pour un des regards de Mademoiselle de Rohancy. Elle m'avoit rendu le plus amoureux des hommes , j'en étois aimé , nulle autre ambition ne pouvoit toucher mon cœur.

La République ayant donné des instructions à M. de Morandal , il se dispoisoit à passer à Londres ; & ayant encore tenté de me détourner de ce voyage , il me vit si déterminé à le suivre , qu'il fut contraint de ne plus combattre ma résolution.

Mais tandis que je formois mille projets pour empêcher le mariage

de Mademoiselle de Rohancy, & que je me flattois de toute sa tendresse, mon Rival songeoit à se dérober de Londres avec elle & à passer aux Indes, où depuis long-tems il défireoit d'aller joindre un de ses oncles, dont il étoit l'unique héritier. Cet oncle lui avoit écrit plusieurs fois. Il jouissoit d'une fortune immense, & n'avoit point d'enfans. Et son neveu n'eut pas de peine à faire consentir la mere de Mademoiselle de Rohancy à quitter l'Angleterre. Elle ne pouvoit espérer d'y voir conclure le mariage de sa fille du vivant de Cromwel. Elle avoit même tout à craindre de son ressentiment, & les lieux les plus éloignés lui parurent les plus sûrs.

Prêt à m'embarquer avec M. de Morandal, il reçut cette nouvelle. La mere de Mademoiselle de Rohancy lui mandoit qu'il ne la trouveroit plus à Londres, qu'au moment qu'elle
lui

lui écrivoit , elle montoit sur un vaisseau. Eh bien , me dit M. de Morandal , vous flatterez-vous encore dans une passion qui fait les malheurs de votre vie. Vous sentez que Vinderbergue débarquera au premier port pour y épouser Mademoiselle de Rohancy. Qui sçait même s'il ne l'a pas épousée secrettement avant son départ. Ah ! lui dis-je , cessez de m'acabler , vous m'arrachez la vie ; mais pensez-vous qu'on éteigne une passion pour être malheureuse. Eh bien je veux sçavoir si Mademoiselle de Rohancy fait son bonheur d'un autre époux. Je veux la chercher & la suivre , je veux finir auprès d'elle mes déplorables jours ; & s'il m'étoit permis de vous faire des reproches , c'est vous qui me l'avez ravie.

M. de Morandal me pardonna tous mes emportemens. J'étois furieux , désespéré , & je prenois mille résolu-

tions à la fois ; mais la dernière fut de m'embarquer pour les Indes. En vain M. de Moranda voulut s'opposer à ce parti , il eut beau me représenter que je perdrois ma gloire , & ma fortune auprès de M. le Prince , & que j'aurois la douleur de voir Mademoiselle de Rohancy entre les bras de Vinderbergue , je n'écoutai que l'amour au désespoir.

Je m'embarquai sur les premiers vaisseaux qui partirent de Hollande , me flattant d'en trouver à la suite qui me conduiroient aux Indes. Mademoiselle de Rohancy devoit s'arrêter avec sa mere & son amant à Pekin. Mais mon malheur me préparoit de nouvelles disgraces ; une tempête au bout de six mois de navigation , en brisant notre vaisseau nous jeta dans des terres inconnues. Je me trouvai le lendemain sur le sable prêt à y finir ma vie , & j'y vis tous les débris de
notre

notre naufrage. Je rappelai toutes mes forces pour chercher quelqu'un de mes compagnons ; mais toutes mes recherches furent inutiles , & je me figurai que j'avois échapé seul. Mon affliction en devint plus vive , & je m'avançai au hazard pour tâcher de découvrir quelqu'habitation. Je parcourus une assez grande étendue , & je n'y vis que des maisons désertes. J'étois surpris de ne rencontrer aucun homme. Mais continuant à marcher pendant plusieurs jours , j'aperçus enfin un camp rempli de Soldats. Je jugeai que la guerre avoit fait fuir les habitans du païs ; mais loin de prendre la même terreur , je m'avançai vers le camp , & aussi-tôt la plupart des Soldats m'environnèrent. Ils me parloient une langue inconnue ; & voyant que je ne pouvoient leur répondre , ils me conduisirent dans la tente de leur Général , il me reçut

Div avec

avec humanité , mais nous trouvâmes la même difficulté à nous entendre. Je m'apperçus seulement qu'il me recommanda à un de ses domestiques.

Je passai huit jours sans voir le Général , peut-être sans qu'il se souvint de m'avoir vû. Mais m'étant mêlé avec les Soldats , je montrai tant de courage , qu'ils commencèrent à me regarder avec une espèce d'admiration. A la vérité , je ne faisois presque plus de cas de ma vie. Je pouffois la valeur jusqu'à la témérité. Je n'avois plus d'espoir de trouver Mademoiselle de Rohancy , & je ne souhaitois que de finir ma vie. Je continuai donc à me jeter à tous les dangers ; mais loin d'y rencontrer la mort , je remportoïis tous les jours plusieurs avantages sur l'ennemi , qui enfin me valurent un poste assez considérable.

Le Général dont j'avois acquis l'estime , me présenta au Roi. C'étoit un Prince

Prince d'une figure charmante , & qui joignoit aux graces du corps tous les talens de l'esprit. Je me réserve d'en parler plus particulièrement , & comme il possédoit plusieurs langues , surtout la latine , que des Missionnaires lui avoient apprise , il jugea à mon habillement que cette langue me seroit connue. Il m'interrogea sur plusieurs choses , & me demanda quel hazard m'avoit conduit à son armée. Je lui dis naturellement mon naufrage , & que m'étant avancé à son camp , la fortune m'y avoit fait acquérir quelque gloire ; mais grand Prince , ajoutai-je , j'ignore sur quel peuple vous regnez , daignez m'en instruire.

Il m'apprit qu'il étoit un des Rois des Indes , & qu'il avoit la guerre contre un de ses oncles qui étoit un autre Roi. Mais quelle fut ma joie en apprenant que je me trouvois aux Indes. Il est vrai que c'étoit dans une

des parties les plus éloignées ; mais je crus toucher au moment qui m'approchoit de Mademoiselle de Rohancy. Ma seule peine étoit de n'oser interroger le Roi comme j'eusse fait un de ses Officiers , il fallut attendre que le tems me mît en faveur auprès de lui.

La guerre me fournit de nouvelles occasions de me distinguer. J'eus même souvent l'honneur de combattre à côté de ce Prince , & il parut toujours content de mon courage ; mais la campagne alloit finir sans que les deux armées ayent remporté l'une sur l'autre de grands avantages , quand Courouly (c'étoit le nom du Roi) accoutumé à vaincre , ne put souffrir de retardement. Il assembla tous les Chefs , & dans un Conseil où chacun avoit la liberté de parler librement , il fut résolu qu'on livreroit une bataille. Le Roi ne pouvoit la perdre sans perdre le thrône , mais loin d'en être allarmé,

mé , on ne le vit jamais plus tranquille , on verra à la suite que les plus grandes vertus étoient le partage de ce Prince , & il paroissoit né pour les inspirer à son peuple.

La veille du jour où se devoit donner le combat , il ne négligea rien de tout ce qu'un grand Capitaine doit prévoir pour s'assurer la victoire. Il parcourut toutes les tentes des soldats , & faisoit passer dans leurs ames cette ardeur de vaincre qu'il ressentoit lui-même ; mais le lendemain , lorsqu'il nous eut mis en bataille , il ne nous parut plus un homme , c'étoit un Dieu. Le respect qu'il m'inspira m'éleva au-dessus de moi-même. Je suivis tous ses pas , je lui vis distribuer tous ses ordres avec une grandeur qui présageoit la victoire.

Il prit le commandement du centre. Les premiers momens se passèrent en escarmouches ; mais dès qu'il eut é-

D vj branlé

branlé son armée , pour aller aux ennemis , on ne vit plus qu'un horrible carnage. L'exemple du Prince animoit tous les Soldats , on le voyoit toujours au plus fort de la mêlée , & nous étions vaincus , si Courouly n'eût fait avancer un corps de troupes qu'il tenoit en réserve ; il se mit à la tête , & oubliant le danger , il échapa à la mort & tous la recevoient de sa main ; que ne peut le courage d'un seul homme , nous vîmes dans un moment changer toute la face du combat. Le Prince repoussa l'ennemi en perçant jusqu'à son oncle , il eut la générosité de crier qu'on lui sauvât la vie ; mais en même tems Courouly reçut un coup qui le fit tomber à la renverse ; j'étois seul auprès de lui. Dans ce moment , je me jettai à terre , je me sentis une ardeur capable de le défendre contre tous ses ennemis , tant ce Prince avoit gagné mon admira-

mira-

miration & mon respect. Je lui fis un rempart des plus acharnés, & j'eus la liberté de le remettre en état de combattre ; je ne puis me rappeler toutes les actions que je lui vis faire, ce fut autant de prodiges ; mais après avoir achevé la défaite de ses ennemis, il publia sur le champ de bataille qu'il me devoit la vie & le trône.

La reconnoissance d'un si grand Prince me mit à ses pieds, elle flattoit encore plus mon amour que ma gloire ; je pensois que sa bonté me redonneroit les moyens de retrouver Mademoiselle de Rohancy. Toutes mes actions n'avoient de rapport qu'à elle ; & depuis le jour où j'eus le bonheur de sauver le Roi, il me tint auprès de sa Personne, & il me donna la meilleure part dans sa faveur.

La victoire qu'il venoit de remporter fut complete ; mais il eut la générosité

nérosité d'envoyer dire à son oncle qu'il lui rendoit la moitié des Etats que le sort venoit de lui donner. L'armée admira cette magnanimité, & y donna autant d'éloges qu'à la valeur du Prince. Les Peuples qui ne furent point son partage, envioient le Bonheur de ceux sur qui tant de vertus alloient régner.

La guerre étant finie, il reprit le chemin de sa Capitale, & me fit loger dans son Palais. Il me combla de bienfaits; & j'ose dire que si je n'avois eu que de l'ambition, il ne me restoit plus rien à désirer de la fortune; mais toutes ses faveurs ne pouvoient me dédommager de la perte de Mademoiselle de Rohancy, ni diminuer mon empressement à la chercher.

Cependant, quelques fussent mes impatiences, plus de six mois s'écoulerent depuis la guerre; l'amitié dont m'hono-

m'honoroit Courouly , étoit Devenue un obstacle à m'en séparer ; je lui avois représenté inutilement , qu'une plus longue absence donneroit une inquiétude mortelle à ma famille , il éloignoit tous les jours mon départ sous différent prétexte. Je tombai dans une tristesse profonde ; le Roi en fut touché ; mais il ne pouvoit se résoudre à mon éloignement , & il s'imagina que l'amour pourroit enfin me fixer auprès de sa personne. Il me conduisit dans l'appartement de ses femmes ; graces qui n'est accordée à aucun homme : il me dit d'y choisir celle dont la beauté me plairoit davantage. Il ignoroit que mon inclination ne me portoit qu'à Mademoiselle de Rohancy , & pour le satisfaire , je ne pus refuser de le suivre.

Ce Prince étoit amoureux d'une jeune personne qui logeoit séparément , il me quitta pour aller chez elle ,

elle , & je restai seul avec ses rivales , jamais tant de beautés à la fois n'avoient frappés mes regards ; mais mon amour m'empêcha d'en ressentir aucune impression ; Courouly m'en fit des reproches à son retour , & je ne lui cachai plus que j'avois une maîtresse dont rien ne pouvoit me distraire ; je lui dis qu'elle étoit à Pékin , & que j'espérois qu'il ne s'opposeroit plus à mon départ.

Non , me dit ce Prince , mais je ne puis m'y résoudre que vous n'ayez expliqué ma volonté à Féline. Je veux l'épouser ; & de toutes les langues dont j'ai pû me servir , elles lui sont toutes inconnues. Je me flatte ; ajouta-t'il , qu'elle entend la vôtre ; j'ai crû remarquer qu'elle est de votre Patrie. Je me souviens qu'un jour elle vous apperçu , elle eut un trouble extraordinaire , elle me fit des signes que je ne pus comprendre ; mais
quelle

quelle seroit ma joie , si le païs qui vous a vû naître lui a donné le jour. Vous lui déclarerez tous mes sentimens , elle sçaura que l'estime que j'ai pour la vertu , m'a fait résoudre à la préférer à toutes ses rivales. Elle n'a ni leur ambition , ni leur jalousie. Elle ne marque aucun empressement pour ma personne ; & sa modestie m'enchanté autant que sa beauté. Ah ! mon cher Poligny , continua-t'il , comprenez-vous l'excès de mon bonheur , si ma passion peut lui plaire ; qu'elle sçache que je hais ces loix barbares , qui dans ses climats , rendent les femmes nos esclaves. Ah ! peut-on se résoudre à posséder une femme sans posséder son cœur ? Non , mon cher Poligny , & quelque soit la violence de ma passion , Féline régne sur tous mes sens , & disposera à son gré de mon sort. Peignez-lui toute ma tendresse : & jurez-moi , que vous ne m'aban-

m'abandonnerez point avant de m'avoir appris la langue de cette divine personne. Car quel autre que moi , peut lui exprimer ce que sa vûe m'inspire ? Elle n'a pû en juger que par mes empressemens ; mais cela ne peut satisfaire un cœur comme le mien , il faut qu'il s'explique avec toute la tendresse de l'amour.

J'allois répondre au Prince , quand un de ses Ministres vint lui annoncer qu'une armée nombreuse étoit entré dans ses Etats , & que Zolebrahim marchoit à la tête. Zolebrahim étoit l'oncle du Roi , & le même contre lequel il avoit eu la guerre ; il venoit encore une fois pour envahir son thrône. Courouly à cette nouvelle qui le rempli d'indignation , fixa sur moi ses regards ; je n'ai point oublié , me dit-il , de quelle importance me furent vos services contre cet ennemi ; puis-je me flatter de voir encore céder

der votre amour à ma gloire ? Grand Prince , lui dis-je , la passion de vous servir égale vos vertus , & ma vie est à vous.

Cependant je sentis combien cette nouvelle guerre , alloit encore m'éloigner de Mademoiselle de Rohan-cy ; mais aurois - je pû sans lâcheté refuser mon bras à ce Prince. Il me remercia dans les termes les plus touchans ; & tandis qu'il donna des ordres pour assembler son armée , il n'oublia point les soins qu'il devoit à l'amour. Il étoit d'ailleurs si persuadé que Féline entendroit ma langue , que dès le lendemain il me mena chez elle. Elle s'étoit trouvée un peu mal , & l'obscurité qui régnoit dans sa chambre , m'empêcha d'appercevoir ses traits. Elle étoit couchée sur un canapé. Elle salua le Prince , & se remit dans la même attitude. Il m'ordonna de lui demander comment elle

elle se portoit ; mais loin de me répondre elle ne parut point m'entendre ; quelques soupirs lui échapèrent ; j'avois un désir extrême de pouvoir juger si la beauté de cette femme méritoit l'amour violent que le Roi avoit pour elle ; mais tout étoit si bien fermé , que je ne pus satisfaire mon désir.

Courouly fut au désespoir de s'être trompé dans son attente. Elle ne sçaura donc jamais , me dit-il , à quel point je l'adore. Il se mit à genoux auprès d'elle , il lui prit la main & lui mouilla de ses larmes ; mais Féline le repoussa avec douceur. Vous voyez , me dit-il , qu'elle ne voit mon amour qu'avec les préventions que lui donne son esclavage ; elle s'imagine que je veux l'aimer en maître : eh bien , ajouta-t'il , elle apprendra par mon hymen , que le respect a conduit ma passion.

Je

Je m'apperçus que pendant que le Prince me faisoit ce discours , Féline avoit poussé plusieurs soupirs , & sembloit avoir compris les desseins que le Roi avoit sur elle ; je jugeai qu'elle ne l'aimoit pas ; si elle s'affligeoit de l'épouser , & cette réflexion me fit croire qu'elle sçavoit assez de latin pour avoir entendu Courouly. Nous restâmes encore quelque tems auprès d'elle , mais le Prince fut obligé de la quitter pour se rendre dans un Conseil qui regardoit la guerre.

J'allai m'enfoncer dans les jardins du Palais , je rêvai pendant quelques momens au malheur du Prince , d'aimer passionnément une femme dont il ignoroit la langue , & sans doute le supplice est extrême de ne pouvoir dire qu'on aime. Mais tandis que je m'occupois de cette idée , je vis une esclave qui tournoit les pas de mon côté , & qui en s'approchant de moi ,
me

me prit par la main & me fit signe de la suivre. Je balançai quelque tems, une aventure amoureuse ne pouvoit me plaire, je n'étois occupé que de Mademoiselle de Rohancy; mais l'esclave me contraignoit à marcher: je m'apperçus bien-tôt qu'elle me faisoit prendre le chemin de l'appartement de Féline, où je ne doutai plus qu'elle avoit entendu la conversation que Courouly avoit eu avec moi. J'en sentis une joie extrême. Je me flattai de pouvoir engager Féline à lui rendre amour pour amour. Mais au moment d'entrer chez elle, une autre esclave vint parler avec celle qui me conduisoit, & l'on me fit rentrer dans les jardins.

Je jugeai qu'il falloit que Féline eût changé de sentimens, ou que le Prince fût retourné auprès d'elle, car il y passoit tout le tems qu'il avoit de libre. En effet, il avoit remis le Conseil

feil au lendemain , le même soir il me dit qu'il vouloit époufer cette efclave avant fon départ pour l'armée , auffi-bien ajouta-t'il , je dois renoncer au plaifir de fçavoir fa langue. Mais lui dis-je , est-il impoffible de connoître fa Patrie ; & ceux qui vous l'ont vendue ne vous ont-ils rien appris ? Elle fut trouvée , me répondit Courouly , dans le camp de Zolebrahim parmi fes femmes ; j'ai fçu feulemeut qu'un homme périt pour elle en voulant la défendre ; il fut le plus acharné , il combattit feul long-tems ; mais il fut accablé par le nombre , & j'ai quelque foupçon qu'il étoit aimé d'elle.

Enfuite le Prince me parla des difpofitions qu'il avoit faites pour repouffer l'ennemi de fes Etats. Mais ajouta -t'il , mon cher Poligny , la poffeffion de Féline me rendra plus heureux que toutes les victoires que je puis remporter fur Zolebrahim.

J'épou-

J'épouferai cette belle fille dans deux jours. Mes ordres font donnés pour la cérémonie. Je le félicitai du bonheur dont il alloit jouir. Et comme je m'étonnois de trouver tant de délicateffe dans fon amour, tandis qu'il n'avoit qu'à commander pour le satisfaire; notre converfation s'étendit fi loin, que j'eus enfin occafion d'interroger le Prince fur tout ce que j'avois admiré fi fouvent en lui; il me paroiffoit fi axraordinaire, qu'au fond des Indes, il fe trouvat un Prince fi accompli, que je ne pus lui diffimuler mon étonnement.

Les hommes en général, me dit-il, ne font autre chofe que ce que l'éducation, & les préjugés les forment. Je veux bien ne vous rien cacher des foins qu'on a pris pour me former à la vertu. On a éprouvé long-tems fi j'étois capable de foutenir le poids d'une Couronne.

Je

Je vais commencer par vous dire que Caïmacham fut mon Pere , il régnoit sur cette partie des Indes , & sur lui-même. Il connut de bonne heure les abus d'une puissance qui n'a d'autres bornes que la volonté du Prince.

La plûpart de ses prédécesseurs avoient été des tyrans ; & les peuples avoient gémi long-tems de leurs excès & de leurs cruautés. Une troupe de flatteurs & de jeunes voluptueux s'étoient toujours emparé de l'esprit de ces malheureux Rois , & sembloient comme eux se succéder au Trône , & de leurs vices naissoient toutes les calamités & les horreurs qui accabloient cette partie du monde ; Caïmacham élevé dans une Cour si corrompue ne s'y laissa point corrompre. Il avoit reçu de la nature une de ces ames propres à toutes les vertus. Elle fut cultivée par un Bonze

E * Chrés.



* Chrétien , il se nommoit Polinka ; les leçons qu'il donnoit à Caïmacham , préparèrent le règne le plus heureux. En effet , on vit monter toutes les vertus sur le Thrône dès qu'il y fut assis. Les peuples ressentirent aussi-tôt la douceur d'un gouvernement conduit par la justice & l'humanité ; il changea tout ce que ses prédécesseurs avoient établi de dur & de tirannique. Les grandes places du Royaume & de l'armée ne furent point le prix de la naissance , elles ne le furent que du mérite & du courage. Elles devinrent une source d'émulation pour tous les Sujets du Roi , car tous y pouvoient prétendre avec des vertus. Mais après avoir établi le bonheur de son peuple , il voulut en perpétuer la durée. J'étois héritier de son Thrône , & dès le moment de ma naissance l'on m'éloigna

* Il veut dire un Missionnaire.

de

de la Cour , pour me nourrir dans l'obscurité.

Je fus confié aux soins du Bonze Polinka , le Roi avoit voulu le combler de bienfaits, mais il n'en connoissoit d'autres que les vertus du Prince ; & plus il le vit digne de régner , plus il s'applaudit & se crut récompensé ; ce Bonze avoit été persécuté sous le Roi qui avoit précédé Caïmacam ; car loin d'applaudir au vice , il reprenoit avec la liberté d'un Philosophe. Mais l'austérité de ses mœurs , son mépris pour les flatteurs , son amour pour le bien , ne servirent qu'à lui attacher mon Pere. Il le distingua de tous ses courtisans , & ils virent avec le dernier chagrin la faveur qu'il possédoit auprès du Prince. Cependant ils couvrirent leur rage des marques de la plus grande joie ; car dès qu'ils virent qu'il n'étoit plus en leur puissance de lui faire du mal ,

E ij tous



tous lui donneroient mille marques feintes d'affection ; car tel est le caractère des courtisans , les goûts du Souverain régulent leur conduite , ils affectent des vertus avec un Roi vertueux , & ils étoient contraints de cacher les vices dont ils avoient empoisonnés les autres Rois , & dont ils avoient fait leurs esclaves : car un Prince livré au plaisir , abandonne sa puissance à ceux qui prennent soin de satisfaire ses goûts.

Polinka, voyoit tous les jours cette foule de courtisans s'empressez à lui plaire ; mais ils l'avoient trop méprisé avant sa faveur , pour le croire l'objet de leurs viles & basses soumissions. Cependant sa bonté naturelle lui fit oublier tout ce qu'il en avoit souffert.

On avoit substitué un autre enfant à ma place , pour couvrir les desseins que l'on avoit sur mon éducation. Polinka

Linka quitta la Cour & se choisit une retraite à la campagne, & là, dans une vie innocente, il forma mes premières années à la sagesse, & en même tems, il me fit connoître les différentes conditions des hommes; mais il ne se borna point à m'en instruire par ses paroles, il voulut selon l'intention de Caïmacham, que je connusse par moi-même leurs misères & leurs malheurs. Il me fit entendre que sa fortune ne lui permettoit pas de me laisser mener une vie inutile; & quand j'eus atteint quinze ans, & qu'il m'eut appris tout ce que l'étude & la vertu purent m'inspirer, nous passâmes dans le Royaume de Zolibrahim; & de tous les métiers que l'industrie des hommes met en usage, Polinka m'en fit prendre des leçons *

* Si l'on réfléchit que le Czar Pierre n'a pas dédaigné les mêmes métiers pour les porter dans son País, on doit admirer qu'un

E. iij pour

pour en connoître la peine & le travail. J'écoutois avidement les plaintes de ces malheureux , elles me touchoient jusqu'au fond de l'ame : & quoique je menasse une vie presque aussi dure que la leur ; je ressentois leurs maux plus que les miens , & je priois Polinka , de permettre que je partageasse avec eux mon salaire. Il fut charmé de me voir remplir si bien ses vûes : il m'élevoit bien plus pour l'humanité que pour le Thrône ; & le dessein de Caïmacham étoit de m'en rendre digne , ou de m'en éloigner pour jamais.

Cependant Polinka me faisoit remarquer les vices du peuple : je m'aperçus en effet que la plûpart de ces hommes n'étoient misérables , que parce qu'ils fuyoient le travail , & s'a-

Roi des Indes y abaisse son fils , pour lui faire sentir la misère des hommes & la soulager.

bandon-

bandonnoient à la débauche. Et bien-tôt je me sentis un désir extrême de m'élever au-dessus de ceux que je croyois mes égaux : mon inclination portoit à la guerre ; j'espérois de m'y distinguer & d'y changer mon sort. Et j'avouai à Polinka que je m'indignois de ne faire que des métiers viles , que je me sentoiss né pour plus d'élévation.

Il loua la noblesse de mes sentimens , & me permis de les suivre : car c'étoit remplir son but , étant destiné à tout connoître. La vie pénible & sobre , à laquelle il m'avoit accoutumé , en me donnant une santé robuste , me fit soutenir sans peine les fatigues de la guerre. Je n'avois connu ni délice ni molesse ; & je ne trouvois point étrange de coucher sur la dure , & de ne prendre qu'une nourriture simple. Polinka n'avoit point

négligé de m'apprendre les Mathématiques

E iv

matiques , sur-tout les Fortifications qui en font une partie , & que tout homme de guerre devoit sçavoir. Car dans les momens de repos , nous nous reprenions l'étude , & nos conversations servoient encore à m'instruire. Je me distinguai de tous les soldats dès la première campagne : les instructions de Polinka & son exemple , redoubloient continuellement mon ardeur , & j'avois une émulation naturelle pour la gloire ; mais nous étions deux Inconnus sans appui , & il nous falloit des actions extraordinaires pour nous attirer la faveur. Je me souviens , continua Courouly , que rebuté d'avoir passé cinq années sans avoir aucune récompense , je me mis en tête de périr par une action d'éclat : aussi-bien , disois-je , qu'ai-je à prétendre d'une valeur inutile. Je cachai mon dessein à Polinka , & je me jettai en désespéré à
une

une brèche dont l'ennemi nous avoient repouffés ; quelques soldats à mon exemple revinrent à la charge , & par nos efforts , nous primes poste & nous entrâmes dans la ville ; nous fimes préfumer que nous étions un plus grand nombre , l'ennemi se retira , & nous abandonna les postes.

Une action auffi courageufe , & qui nous gaignoit une ville qu'on affiégeoit depuis trois ans , & que nous étions prêts d'abandonner , fit enfin ouvrir les yeux au Général ; cette journée lui rappella toutes celles où je métois déjà diftingué , & pour récompense , on me fit commander une troupe de cent hommes. On juge qu'ayant paffé jufqu'alors dans les états les plus obscurs , je fus bien content de cette élévation ; mais comme elle ne me flattoit que pour la partager avec Polinka , je repréfentai qu'il étoit mon pere , que c'étoit à

moi à lui obéir , & que je ne pouvois me résoudre à prendre une place au-dessus de la sienne. On voulut lui en faire accepter une semblable , mais il dit qu'à son âge l'ambition ne touchoit plus les hommes , & que satisfait de mes sentimens il en faisoit sa gloire , & qu'il continueroit de me suivre & de partager mes périls.

Il seroit trop long , continua Courouly , d'entrer dans tous les détails des événemens qui m'arrivèrent , je me bornerai à vous dire que j'éprouvai mille injustices , je vis des hommes qui n'avoit pour tout mérite que la faveur de quelques grands monter aux premières Places , & en repousser ceux qui avoient prodigués cent fois leur vie. J'étois de ce nombre malheureux ; & Polinka profitant habilement de mon chagrin augmenta mes dégoûts , & me conseilla de passer dans les Finances du Prince.

J'avois



J'avois toujours suivi sa volonté , & sous main il me fit donner par Caïmacham une des premières Places dans les Finances de Zolibrahim. Nous nous trouvâmes en peu d'années dans une opulence qui rendit ma maison égale à celle des Princes ; mais celles de mes égaux surpassoit encore la mienne. Polinka me fit voir leur superbes Palais , leur table , leurs meubles étoient si loin de la simplicité où j'avois vécu , que je me crus associés avec des Rois , & que je l'étois devenu moi-même. Une foule de grands Seigneurs leur prodiguoient des éloges , vantoient leur goût , leur magnificence & s'abaissoient à mille flatte-ries honteuses ; mais je m'apperçus que tant de bassesse n'étoient que pour avoir place à leur table , ou pour emprunter leur argent.

Polinka me donna le tems de connoître l'abus qu'on fait du sang des

peuples , & du revenu des Rois ; car malgré toute ma dépense , il me restoit des trésors , je ne pus les regarder sans gémir , je me ressouvins qu'ils étoient pris sur la sueur , & le travail de ces misérables qui cultivent la terre , & qui exercent des métiers. Je priaï Polinka de reprendre cette vie pleine d'innocence que nous avions menée. Eh quoi , me dit il , vous laissez-vous des richesses , elles font le bonheur des hommes , vous voyez combien on vous revere , & si nous rentrons dans l'obscurité , ne vous attendez pas à retrouver ni égard , ni respect. N'importe , lui dis-je , mes jours couleront dans l'innocence. L'humanité me rappelle à mes premiers sentimens.

Mon discours fit entrer Polinka dans tous les détails qui pouvoient me montrer les abus qui se commettent. Il me retraça les différentes conditions

tions où nous nous étions trouvés : hélas , lui dis-je , que les Princes sont malheureux de ne pouvoir descendre jusqu'à leur peuple , & d'ignorer l'abus qu'on fait de leur puissance. Polinka sourit , & profitant de toutes ses dispositions qui me conduisoient à son but , il me dit , que loin de nous éloigner du monde , il falloit profiter de nos richesses pour nous y rendre utiles ; il me conduisit à la Cour de Zolibrahim , & j'y occupai une des premières Charges ; car Caïmacham empêchoit tous les obstacles que j'eusse rencontré , la Cour eut d'abord mille charmes pour moi , je me laissai séduire à tout ce qu'elle offre de brillant : les hommes & les femmes ne me paroïssent faits que pour plaire : c'étoit un nouveau monde , & je remerciai Polinka d'avoir empêché ma retraite. Il n'eut garde de me tirer de cette première erreur :

il voulut que l'expérience m'apprît à la connoître , & tous les jours il excitoit mon ambition afin de me faire découvrir les intrigues & les brigues , dont se servent les courtisans pour se supplanter & prendre place dans la faveur du Prince. Je m'aperçus bien-tôt que les femmes possédoient un crédit immense , & qu'elles gouvernoient presque toutes les affaires ; c'étoit par leur canal qu'on donnoit les places à la Cour & à l'armée , & presque toutes se faisoient payer de leur crédit. Polinka ne voulant rien laisser échaper à mon instruction , me faisoit éprouver tantôt les faveurs , & tantôt les disgraces : l'innocence , la probité qui regnoient dans mon cœur , me fit enfin ouvrir les yeux sur tout ce que l'on appelle manége de Cour. Je m'aperçus que je n'avois pas plutôt donné ma confiance , qu'on s'en servoit à trahir mes desseins :

dessains :



de M. de Poligny. III

desseins : & si l'on me donnoit un Conseil , c'étoit pour détourner ce qui pouvoit me conduire à la fortune. Je vis prendre par ceux que je croyois mes amis , toutes les places que mon ambition m'avoit fait désirer. Ils avoient profité ou de ma confiance ou de mes lumieres. Quoi , dis-je à Polinka , ces hommes qui avoient surpris mon estime sont les plus perfides ! Ne sçavez-vous pas , me dit-il , que votre imprudence vous a fait donner dans tous leurs pièges. Sçachez qu'à la Cour , les hommes doivent se rendre impénétrables. Les dehors qu'ils affectent ne sont point la peinture de leur caractère , & plus ces dehors vous ont charmé , & plus ils auroient dûs vous donner de défiance. Hélas , lui dis-je , ils sont bien malheureux d'avoir toujours à se contraindre. Quittons des lieux , ajoutai-je , où l'on ne s'étudie qu'à se trom-

tromper. Eh bien , me dit Polinka ; apprenez que Caïmacham vous offre une place auprès de sa Personne : c'est le plus juste des Rois ; & sa Cour ne vous offrira rien que de conforme à vos sentimens.

Mais quelque fût cette assurance , continua Courouly , Polinka eut peine à me résoudre , je ne le suivis que par obéissance. Mais il étoit tems de me dévoiler le rang pour lequel j'étois né : & il ne restoit plus rien à me faire connoître de tout ce qui peut servir à l'instruction d'un Prince.

Caïmacham , après s'être fait rendre compte par Polinka de tout ce qui pouvoit l'assurer que je gouvernerois ses peuples avec bonté , il prit jour avec lui pour me déclarer ma naissance. On assembla la Cour ; & s'étant assis sur son Thrône , fit une peinture vive de tous les soins qu'il avoit pris pour régner avec justice.

Il déclara qu'il avoit un héritier de sa Couronne différent de celui à qui il avoit fait occuper ma place , & pour me rendre un Prince digne de l'amour de ses peuples & du sien, & qui connût par lui-même combien les Rois sont exposés à se tromper , qu'il n'avoit pas dédaigné de me faire passer dans tous les états qui pouvoient me les faire connoître , afin qu'un jour sur le Thrône , j'y fisse régner la vertu & l'humanité.

Ensuite il fit signe à Polinka de me faire avancer : nous nous approchâmes du Roi , il me fit asseoir à ses côtés , & me déclara pour son fils. Il ne fut jamais de surprise égale à la mienne : je me jetai aux pieds de mon pere , moins touché de ma grandeur que de lui rendre des respects ; il me releva avec tendresse , & je reçus les hommages de sa Cour.

Cette nouvelle s'étant répandue ;

Zoli-

Zolibrahim qui étoit mon oncle , crut que je ne m'étois caché à sa Cour que dans le dessein de connoître ses forces , & de lui envahir un jour ses Etats , & plein de colere il nous déclara la guerre. Caïmacham mourut avant qu'elle fût commencée , & vous sçavez les suites de ce qui m'est arrivé avec Zolibrahim : vous m'avez aidé à le vaincre. Cependant ma victoire n'a servi qu'à lui faire connoître , que loin d'en vouloir à ses Etats , j'ai mis ma gloire à les lui rendre ; mais Zolibrahim cherche à ravir les miens : je me flatte que le ciel doit le punir de cette injustice ; & j'attens pour marcher à lui , que mon sort soit uni à celui de Féline.

Courouly me quitta en achevant ses mots ; mais ce qu'il venoit de m'apprendre , acheva de me remplir d'admiration pour sa Personne : & si l'amour ne m'avoit pas attaché à Mademoiselle

demoiselle de Rohancy , je sento
que rien au monde n'auroit pû me
séparer de ce Prince.

Deux jours se passèrent depuis cette
conversation , pendant lesquels tout
fut achevé pour la cérémonie de son
mariage. Les apprêts de cette Fête
augmentèrent tous mes chagrins ; je
pensois que Vinderbergue étoit peut-
être l'époux de Mademoiselle de Ro-
hancy , & que je ne la retrouverois
que pour m'assurer de ce malheur.
Au milieu d'une si cruelle réflexion ,
le Prince me fit dire de me trouver
au Temple , à peine j'y fus entré que
j'y vis arriver Féline couverte d'un
grand voile qui la déroboit à tous les
regards , mais elle ne put échapper
au mien ; & m'ayant remarqué aussi-
tôt que ma vûe se porta sur la sienne ;
que dirai-je de tous les mouvemens
qu'elle me fit sentir : Ciel , je reconnu
Mademoiselle de Rohancy dans la
per

personne de Féline : je m'armai d'un poignard & j'en frappai le Prêtre ; mais à l'instant mes forces m'abandonnèrent , mes yeux perdirent la lumière , & la connoissance ne me revint qu'après qu'on m'eut porté dans le Palais.

Je me livrai au plus violent désespoir : je ne pensois qu'avec fureur que Mademoiselle de Rohancy étoit dans les bras du Prince. Je me rappelai qu'au moment où il m'avoit conduit chez elle , elle avoit affecté de ne reconnoître ni ma personne , ni le son de ma voix : je jugeai que si elle n'eût pas aimé Courouly , elle n'eût pû soutenir ma présence sans me donner des marques de son amour : je lui reprochois sur tout d'avoir gardé le silence. Et toutes ses pensées ne me donnant que de la colére , & de la rage , j'oubliai que Mademoiselle de Rohancy m'avoit envoyé le même jour

jour une esclave , & que vraisemblablement elle avoit quelque chose à me dire.

Je m'attendois à tout le ressentiment de Courouly ; mais on me laissa plus de trois mois sans que je sçusse ma destinée , & sans avoir la moindre liberté. J'étois servi par des Indiens dont je ne pouvois me faire entendre , & plus insensible que des rochers , ils voyoient mes peines sans en être émû. J'aurois sans doute terminé ma vie , sans l'espoir qu'on ne me la laissoit que pour quelque événement que je ne pouvois pénétrer ; & me flattant quelquefois que Mademoiselle de Rohancy arrêtoit le bras du Prince. J'allai jusqu'à m'imaginer qu'elle pouvoit encore m'aimer , & trouver les moyens de nous voir.

Mais après avoir été agité de cent pensées différentes , & tourmenté par tout ce que la jalousie & l'amour ont
de

de plus violent , je reçus une lettre de Courouly conçue en ces termes :

» J'ai vaincu Zolibrahim , mais il
» m'a ravi le prix que je destinois à
» vos services. Vous sçavez que nos
» coutumes assujettissent les femmes
» à nous suivre. Mon ennemi a trou-
» vé le secret de reprendre Féline ,
» j'ai sçu qu'elle faisoit le sujet de
» cette nouvelle guerre ; & c'est inu-
» tilement que j'ai vaincu ma passion
» pour vous céder cette esclave , elle
» n'est plus à moi : je vous prie d'ac-
» cepter les présens qu'on vous of-
» frira de ma part ; je sens qu'ils ne
» peuvent vous dédommager de ce-
» lui que je voulois vous faire. Mais
» songez que si vous m'aviez fait l'a-
» veu de votre amour , plutôt que de
» suivre les mouvemens de votre ja-
» lousie , vous jouiriez de Féline , &
» vous auriez sçu que je ne met la
» gloire qu'à faire le bonheur des
» hom-

» hommes , & que le mien s'y trouve.
» Adieu , je vous rends la liberté , &
» je sens que ma Cour ne peut plus
» vous plaire. «

O Dieu , que devins-je , après avoir
lû cette lettre , Mademoiselle de Ro-
hancy au pouvoir de Zolibrahim , au
moment que le plus respectable des
Rois m'en alloit rendre le maître !
mon premier mouvement fut d'aller
me jeter à ses pieds & d'y admirer
sa vertu & les efforts dont elle le ren-
doit capables. Je compris qu'il n'a-
voit point épousé Mademoiselle de
Rohancy , & qu'il avoit démêlé par
mon audace à troubler cette cérémo-
nie , que j'étois le plus amoureux des
hommes. Je sçavois d'ailleurs que ce
Prince , quoique passionné pour elle ,
ne pouvoit en faire son bonheur s'il
n'étoit aimé ; mais quel espoir pou-
voit me rester ? Zolibrahim venoit
de risquer ses Etats pour Mademoi-
felle

selle de Rohancy. Ce n'étoit pas un Prince à ménager une esclave. Il étoit amoureux : & toutes les pensées qui peuvent affliger un amant , se présentèrent en foule à mon imagination.

Zolibrahim avoit repris avec elle le chemin de ses Etats. Mais avant de quitter ceux de Courouly , je fis mille efforts pour qu'il permît que je vienne à ses pieds , il refusa de me voir , sur le prétexte , que la vûe d'un rival est toujours odieuse. Il me fit donner des hommes & un vaisseau pour me conduire. J'aurois donné tout ce que je possédois des faveurs de ce Prince pour être instruit des événemens qui me restoit à sçavoir. Lui seul auroit pû me les dire ; mais ne pouvant en approcher , je ne m'occupai plus qu'à passer dans les Etats de son oncle. Je me flattai de pénétrer jusqu'à Mademoiselle de Rohancy.

hancy. Les richesses dont m'avoit comblé Courouly pouvoient m'en procurer les moyens. Mais cet espoir étoit tellement combattu par mes réflexions , & il me paroissoit si difficile d'avoir accès auprès d'elle , que je fus tenté cent fois de finir mes déplora- bles jours.

Nous essuyâmes en mer plusieurs tempêtes qui nous éloignèrent toutes du Royaume de Zolibrahim , & à la fin nous brisâmes contre un écueil , & après nous être sauvés à la nage , je me trouvai sans secours , & sans vaisseau , ayant perdu dans le naufrage tous les présens que j'avois reçu de la boné de Courouly.

Ce comble de malheurs acheva de m'abattre le courage , mais il ne put me faire perdre le désir de m'approcher de Mademoiselle de Rohancy. Je passai plus d'une année à parcourir un país immense. Le besoin

me fit apprendre la langue des Indiens ; & comme les chagrins nous portent naturellement à la Philosophie , je m'attachai en parcourant les Indes à considérer ce que l'avidité des richesses fait entreprendre de travaux aux hommes. Je vis des milliers d'esclaves employés aux mines. L'air empoisonné , le travail étoient les moindres peines de ces malheureux. Ils éprouvoient des cruautés inouïes de la part de leur maître. Mais je fus pénétré de douleur à la vue d'un homme qui me sembloit né pour une meilleure condition. La pitié qu'il me fit , me porta au bout de quelque tems à l'interroger. Je lui demandai s'il étoit des Indes : hélas , me répondit cet Infortuné , en poussant un profond soupir , ma patrie est la France , & vous voyez en moi l'exemple de la plus cruelle perfidie. Il se tût à ces mots , & s'abandonna à la dou-

douleur ; elle redoubla ma pitié , & je le pressai de m'apprendre les motifs de son affliction , lui promettant de la soulager si on pouvoit y apporter du remède.

Ce n'est pas cette espérance , reprit-il , qui va m'engager à contenter votre curiosité. Les bontés que vous m'avez marquées m'obligent à vous donner cette foible preuve de ma reconnaissance : mon nom , dit-il , est d'Arvilliers. Je suis né à Paris ; mon pere n'eut que moi d'enfant. Il fit prendre un soin extraordinaire de mon éducation. Il étoit extrêmement riche : & quand il me vit dans l'âge de me marier , ses grands biens l'avoient si fort aveuglé , qu'il ne trouvoit aucun parti qu'il crût digne de moi. J'étois bien loin de ces sentimens ; j'aurois voulu que sa grande fortune servît à faire le bonheur d'une femme raisonnable , dont la vertu

F ij m'eût

m'eût assuré le cœur. Mais je sçavois que mon pere, sans avoir égard au mérite me feroit épouser la plus riche. Je n'osois envisager aucunes femmes, dans la crainte d'en aimer une qui ne fût pas de son goût. Ma précaution fut inutile. Un soir que je rentrois chez lui assez tard, j'entendis gémir une jeune personne dans la rue, je m'en approchai sans qu'elle pût m'apercevoir; je remarquai qu'au milieu de ses sanglots elle parloit à quelqu'un, j'écoutai attentivement, je fus bientôt instruit de leur conversation. Un homme qui disoit l'aimer, la sollicitoit de se rendre à ses désirs, & lui reprochoit sa résistance: hélas, Monsieur, lui dit-elle, qu'elle honte pour vous, & quel odieux amour, de vouloir profiter de mon malheur! Non, j'aime mieux voir expirer ma mere, & expirer moi-même, que de sauver nos jours par une infamie. Eh bien, reprit celui

celui à qui elle parloit , je vais vous abandonner ; n'attendez aucuns des secours que je vous ai promis ; mais , songez dans quelle extrêmité vous allez trouver votre mere, & vous trouver vous-même. Cette extrêmité, reprit-elle , est préférable à la honte. Il est bien moins dure de mourir que de vivre sans honneur. Allez , lui dit-elle , vous êtes le plus misérable & le plus méprisable des hommes, & sans doute le plus barbare , demain vous apprendrez ce que peut la vertu.

A ces mots la jeune personne s'éloigna , & je la suivis plein de respect & d'admiration. Je brûlois d'envie de la connoître , & de la tirer de l'état qu'elle venoit de dépeindre ; j'avois une horreur extrême de ce que j'avois entendu dire à l'homme qui lui avoit parlé , & je l'eusse vangé sur l'heure , si je n'avois pas craint que cette jeune personne ne m'échapât ,

& que je ne pusse la secourir. Elle ouvrit une porte, & je vins pour entrer avec elle. Je lui causai beaucoup de frayeur, elle voulut me repousser, l'ayant rassurée par les discours les plus soumis, je lui avouai, qu'ayant entendu la conversation dont elle sortoit, & justement indigné contre celui qu'elle avoit quitté, je venois lui offrir les secours qu'il lui avoit refusés, non que je prétendisse les lui faire acheter au même prix, au contraire, je voulois lui donner les moyens de persister dans la vertu: en même tems je lui fis accepter cinquante Louis que j'avois sur moi, & j'ajoutai qu'elle ne manqueroit de rien à la suite, mais que je desirois sçavoir si elle n'auroit point de répugnance à me voir, ou si elle aimoit mieux recevoir ce que je pourrois lui donner par le Curé de sa Paroisse.

Un

Un discours si mesuré , & si plein d'estime , lui fit assez connoître la différence qu'il y avoit entre son indigne amant & moi. Elle me remercia dans les termes les plus touchans ; & me dit , que bien loin de refuser de me voir , elle souhaitoit de connoître celui à qui elle avoit tant d'obligation , qu'elle jugeoit que je ne pouvois être qu'un très-parfaitement honnête homme ; mais elle me pria de différer de quelques jours la visite que je venois de la prier de me permettre. Elle me dit que sa mere étoit à la dernière extrémité , elle ne pouvoit recevoir personne.

Nous nous séparâmes après cette courte conversation , mais ce fut de ma part avec la plus vive impatience de trouver le jour de venir chez elle. Nous nous étions parlé sans nous voir. Cependant je m'imaginai qu'elle étoit aussi belle que sage. Je me fis mille

idées agréables de sa personne , & j'avois assez de connoissance de ses sentimens pour me figurer qu'elle possédoit la plus belle ame. Je souhaitai que la femme que j'épouferois un jour pût lui ressembler , ou plutôt je désirois que ce fût elle-même ; tant elle m'avoit donné d'estime pour elle , & tant j'eusse trouvé de charmes à lui faire une fortune digne de sa vertu. Il me fut impossible de m'occuper d'autres pensées. Je sçavois pourtant qu'un tel mariage révolteroit mon pere , & qu'il n'y consentiroit jamais. J'en sentis une peine comme si j'avois déjà été le plus amoureux des hommes.

Cependant le jour où je devois voir Mademoiselle de Murcé (c'étoit son nom) vint combler mon attente. Mais j'avoue que quelque idée que je me soit faite de sa beauté , je n'avois pus me figurer la moitié de ses
char-

Charmes. Il me seroit impossible d'exprimer tout ce que me causa cette premiere vue. J'étois hors de moi-même, tous mes sens étoient suspendus, & je ne sçais quelles furent mes premieres paroles. Mademoiselle de Murcé, voyant le trouble qui m'agitoit, en rougit. Elle fut au désespoir des impressions qu'elle me causoit, tant elle craignit que les suites ne répondissent pas aux sentimens qu'elle m'avoit supposés. Elle me présenta à sa mere. Elle avoit encore toutes les marques de sa maladie, elle pouvoit à peine articuler quelques paroles. Cependant elle me remercia des jours que je lui avois conservés & à sa fille. Leur reconnoissance me fit baisser les yeux. Je sentois combien il étoit humiliant pour de telles personnes d'avoir à me remercier. Je n'oubliai rien pour détourner une conversation qui retraçoit à

1101

Made-

Mademoiselle de Murcé , ce qu'on avoit voulu exiger d'elle pour un pareil service ; & je voulois lui donner une autre idée de l'amour.

L'état de Madame de Murcé me mit dans la liberté d'entretenir sa fille. Je commençai par lui faire connoître combien sa vûe avoit redoublé l'intérêt que j'avois pris pour elle. Je lui marquai mon horreur pour les procédés de son amant , & que je venois lui offrir de la venger. Ah , Monsieur , interrompit-elle , je ne veux d'autre vengeance que la honte qu'il doit sentir. Vous sçavez l'indigne sacrifice qu'il exigeoit de moi. Ma mere étoit à la mort , je ne pouvois plus la secourir , & je crus pouvoir compter sur la générosité d'un homme qui avoit été l'amî de mon pere. C'étoit le seul qui nous avoit paru attaché depuis les malheurs qui avoient détruit notre fortune. Il nous avoit cent fois

fois offert ses services ; & plus je le crus sincère & généreux , plus il me donna de confiance. Je lui avouai notre situation ; mais , ô Ciel , au lieu de la plaindre , il me dit que c'étoit ma faute , que j'avois dû m'appercevoir depuis long-tems de la passion qu'il avoit pour moi , & que si je voulois y répondre en contentant ses desirs, nous ne manquerions plus de rien.

Quel outrage pouvoit m'être plus sensible ? Je demurai sans sentiment , ma mere s'apperçut qu'il m'arrivoit quelque chose d'extraordinaire , elle m'en demanda la cause , mais pouvois-je la lui apprendre ? C'eût été lui arracher la vie de lui faire connoître à quoi expose l'infortune ; car dans un autre tems Rogeval (c'étoit son nom) n'auroit osé me manquer de respect. Je ne pus que dissimuler ; mais dès le lendemain je vendis toutes les choses qui m'étoient nécessaire-

res pour soulager ma mere. Je ne prenois de nourriture que la moindre partie, tâchant de conserver ses jours au prix des miens. Mais j'eus bien-tôt épuisé de si foibles ressources. Rogeval m'attendoit à cette dernière extrémité. Je crus pourtant que la compassion que nous devions lui faire auroit changé ses sentimens. Il ne me restoit pas un verre d'eau à donner à ma mere. Elle étoit presque sans connoissance. Son état me fit vaincre la peine que je sentoís de m'adresser encore une fois à Rogeval. Je me jettai à ses pieds, vous voyez, lui dis-je, le comble de mon malheur & de l'humiliation. Sauvez la vie à Madame de Murcé. Je ne vous demande rien pour moi. Hélas ! mon discours ne le rendit que plus insensible ; mais comme il le crut la marque de sa victoire, il me donna rendez-vous où vous nous rencontrâtes, & vous fûtes témoin de
tout

tout ce qu'il me dit , j'en fus si pénétrée qu'en le quittant j'allois m'ôter la vie sans votre extrême générosité.

Elle ajouta tout ce que la reconnoissance put lui faire exprimer. Je la suppliai de ne me parler jamais de ce que j'avois fait pour elle , ni de ce que je ferois à la suite. Elle m'arrêta à ces mots , elle me dit que c'étoit l'offenser de croire qu'elle pût recevoir de nouveaux présens , qu'elle n'avoit accepté le mien que parce que la maladie de Madame de Murcé avoit interrompu leur travail , & qu'alors ayant été sans ressource , elles s'étoient trouvées dans la plus affreuse misere , mais qu'elle brodoit assez bien pour gagner sa vie , & qu'elle es-
péroit n'avoir plus besoin de secours. Je ne lui répondis rien. Je me contentai de projeter tout bas de la mettre à l'abri d'une pareille situation.

Pendant qu'elle m'avoit parlé , j'avois

vois senti mille sentimens dont je n'étois plus le maître. Le désordre de mon ame avoit passé plusieurs fois dans mes discours. Cependant je n'osai lui découvrir la cause de mon trouble, & je me séparai d'elle pénétré d'admiration & d'amour. Je ne me défendis point contre cette passion naissante. Au contraire je me serois reproché d'avoir moins de tendresse, & quelques jours après je lui rendis une seconde visite. Madame de Murcé étoit entièrement hors de danger, & ma joie fut extrême de trouver dans cet état des personnes si dignes de vivre, Mademoiselle de Murcé qui n'avoit plus les mêmes sujets de peine, me parut plus belle que la première fois. Elle travailloit à la broderie. Je jugeai qu'elle vouloit éviter les présens que je voulois lui faire. Je l'estimai davantage, mais cela ne pouvoit rien changer à ce que je me préparois

parois de faire pour elle.

J'observai dans cette visite de dire à sa mere que son mal m'avoit donné assez d'inquiétude pour venir moi-même en apprendre des nouvelles ; mais que la trouvant bien guérie, je n'oserois à la suite revenir chez elle dans la crainte de lui déplaire. Je voulois du moins qu'elle sentit que je ne voulois point abuser du service que je leur avois rendu, & au cas que Mademoiselle de Murcé eût deviné l'amour que j'avois pour elle, je crus ne pouvoir prendre une conduite trop respectueuse, afin de lui faire connoître que cette passion dans un honnête homme se règle sur toutes les décences. Madame de Murcé me dit qu'à la vérité elle ne voyoit personne, mais que quand elle ne m'auroit aucune obligation, elle se feroit fait un plaisir de me recevoir. Je la remerciai d'avoir si bonne opinion

nion de moi, je l'assurai qu'elle ne s'en repentiroit jamais, & que je n'abuserois point de la permission qu'elle venoit de m'accorder.

Ma conduite ne pouvoit non plus se démentir que mon amour; mais pendant plus d'un mois je ne trouvai aucune occasion de le déclarer à Mademoiselle de Murcé. Mes regards, mes soupirs pouvoient bien lui avoir appris, mais j'ignorois s'ils avoient été entendus, & s'ils ne seroient point rebutés. J'aurois donné tout ce que je possédois pour me trouver seul avec elle, j'en cherchai le moment. Madame de Murcé commençoit à sortir, & j'en profitai pour me rendre chez elle pendant son absence. Je crus tous mes desirs comblés quand je me vis seul avec sa fille; mais à peine je l'abordois que je la vis rougir, & je jugeai qu'elle avoit deviné mon secret. J'en devins plus
timide



timide, & je fus long-tems à croire que je ne devois point le lui déclarer ; car le véritable amour est bien loïn d'être hardi. Cependant réfléchissant que si je perdois cette occasion, il me seroit difficile de la retrouver, je dis à Mademoiselle de Murcé que je m'appercevois qu'elle avoit quelque peine à se trouver seule avec moi, que j'en étois d'autant plus surpris que mes sentimens pleins de respect devoient la rassurer, puisqu'en l'adorant elle avoit dû remarquer que j'avois à peine levé les yeux sur elle. Pardon, ajoutai-je, vous me forcez d'avouer ce que j'avois cru vous taire toute ma vie, mais puis-je vous laisser les idées que Rogeval vous a données de l'amour. Vous ne l'avez vu en lui qu'avec horreur, vous le deviez, daignez le voir en moi par les hommages les plus purs. Je ne vous cacherai point que j'ai le désir de vous plaire ; mais j

poursuivis-je

pourfuiuis-je , pourrois-je vous plaire ; si mon amour étoit le même que celui de l'indigne Rogeval.

Mademoiselle de Murcé m'interrompis. Je serois inconsolable , me dit-elle , si vos bienfaits m'attiroient cette déclaration , je ne puis me résoudre à vous faire cette injure , il n'est même aucune de vos expressions dont je puisse me plaindre. Elles répondent à la conduite que vous avez toujours gardée , & j'ai bien jugé qu'un honnête homme ne peut en avoir un autre. Rogeval est un de ces scélérats que les femmes devoient se montrer pour les fuir ; mais peut-être êtes-vous plus dangereux par ce respect , & cette soumission que vous me marquez. En un mot Rogeval ne pouvoit prétendre d'être aimé ; il ne connoît que les vices de l'amour ; mais cette passion entraîne tôt ou tard les mêmes vices , & cette réflexion m'éloignera

loignera toujours d'un engagement ,
quelque désintéressé il paroisse.

J'allois répondre à Mademoiselle
de Murcé , & combattre son opinion.
Quand nous vîmes rentrer sa mere ,
elle me parut bien-aîse qu'elle vint in-
terrompre notre conversation , & de-
puis ce jour elle évita d'être seule ; ce-
pendant elle ne mit point de différen-
ce dans sa conduite avec moi ; elle
n'en avoit pas besoin , sa modestie
naturelle étoit un frein assez grand à
quiconque osoit l'aimer , & borné au
seul plaisir de la voir , je jouissois d'au-
tant de délices que si elle m'avoit
rendu l'amant le plus heureux , tant
son extrême retenue m'avoit accou-
tumé à étouffer mes désirs.

Mais il me restoit une peine sensi-
ble , c'étoit le refus constant de tout
ce que je lui offrois pour adoucir son
fort ; ce fut aussi vainement que je me
servis de tous les détours qui pou-
voient

voient la tromper. Elle reconnut toujours mon amour, & sa vertu lui faisoit préférer la plus dure de toutes les situations à tous les dons que je pouvois lui faire. Elle vit cent fois mes peines. Pourquoi vous attendrir, me disoit-elle? Vous croyez qu'on ne peut être heureuse sans fortune, & vous vous trompez, notre bonheur dépend de nous-même, & des bornes que nous mettons à nos désirs. Si vous continuez de me plaindre, vous me ferez croire que vous m'estimez moins que vous ne m'aimez & j'en serai offensée.

Toutes ces paroles augmentoient mon admiration. La noblesse de son ame m'enchantoit; mais je crus en lui voyant perdre sa mere, qu'elle ne pourroit refuser les secours qui convenoient à son malheur. La mort de Madame de Murcé la laissa sans appui, sans ami, sans connoissances. Mais après l'avoir perdue, rien ne parut

la

la toucher. Elle ne s'étoit connue de sensibilité que pour sa mere. Elle n'étoit plus , le reste lui parut indifférent. Quoi , lui disois-je , avec le plus vif attendrissement , vous êtes sans pitié pour vous-même , & non contente de vous abandonner à la douleur la plus vive , c'est vous faire une injure ; que d'oser vous faire souvenir qu'il vous reste un appui ; mais si vous présumés , ajoutai-je , que mes intentions ne soient pas les plus innocentes , je vais me priver de jamais vous voir. Daignez seulement accepter un fort moins affreux. Mon sort , reprit-elle , n'est point ce que vous pensez : il me reste un oncle. Madame de Murcé me dit en mourant qu'il me serviroit de pere : c'est à lui seul qu'elle a soumis ma volonté. Elle m'a fait promettre d'avoir pour lui le même respect , que j'ai eu pour elle. Elle n'a pas douté de mon obéissance ;

&

& c'est dans un Couvent que je vais attendre les ordres de cet oncle.

Quoi, je serois privé de vous voir, repris-je, avec la plus profonde douleur ! Vous m'étonnez, reprit-elle, avez-vous cru que je puisse vous recevoir ayant perdu Madame de Murcé. A ces mots, nous vîmes entrer trois jeunes gens qui m'étoient inconnus, & je ne pus répondre à Mademoiselle de Murcé, mais elle me parut dans un effroi extraordinaire, & en même tems elle me nomma Rogeval, & me le montrant de sa main, il s'avança avec un air enflammé, & m'adressant la parole, il me dit de sortir. Je lui dis que j'allois lui obéir, s'il vouloit me suivre, & il vint pour me frapper. Lâche, lui dis-je, tu porte une épée & j'en ai une, & aussi-tôt je me mis en défense. Mais ses deux camarades aussi lâches que lui, vinrent pour me saisir.

fir. Les frayeurs de Mademoiselle de Murcé redoublèrent. Elle vit assez que leur dessein étoit de m'assassiner ; & tremblante pour ma vie , elle se mit à crier. Ses cris firent monter la Garde ; mais j'avois mes trois adversaires hors de combat. Le sang couloit de toutes parts ; & Rogeval plus maltraité que les autres , sembloit expirer. La Garde qui les vit dans cet état me saisit malgré ma résistance , & me mena en prison. Mais qui pourroit comprendre quel fut mon désespoir. Je laissois Mademoiselle de Murcé seule , sans défense , en proie à la plus cruelle aventure , sans sçavoir quelles en seroient les suites.

Voici , ajouta M. d'Arvilliers , ce que l'on ne pourra jamais croire ; Rogeval interrogé sur notre combat , fut assez méchant pour déposer que Mademoiselle de Murcé méritoit d'être enfermée , ce discours la fit évanouir ;
&

& l'inhumain Commissaire , sans autre examen , la conduit mourante à la Police. Elle y fut jugée selon le rapport de tous ces Satellites , & enfermée au même moment dans les lieux destinés à punir les femmes les plus infâmes.

J'étois bien loin de m'imaginer rien de si affreux : & tandis qu'elle étoit traitée si indignement , je fis avertir mon pere de ce qui venoit de m'arriver : il fut bien-tôt à la prison , & après m'avoir fait subir une vive réprimande , je le suppliai de m'écouter , & que j'allois lui prouver que je ne méritois pas sa colére. Je lui contai naïvement la manière dont on étoit venu m'attaquer. Il parut surprit ; & il me dit que si je ne lui en imposoit pas , il espéroit dès le lendemain me faire rendre la liberté. Mais il la sollicita vainement , on trouva Rogeval en danger , & l'on dit à mon pere

pere que notre combat s'étoit passé dans une maison infâme , & qu'on avoit enfermé la Demoiselle. Il vint me rapporter cette horrible calomnie. Il ajouta avec fureur qu'on ne punissoit point assez ces sortes de femmes , par le danger où elles exposoient tous les jours les jeunes gens ; & que j'allois en être un triste exemple , puisqu'un de ceux contre lequel je m'étois battu étoit en péril de perdre la vie. O ciel , m'écriai-je , en frémissant , & en tombant aux genoux de mon pere ; abandonnez votre fils ; je ne veux plus vivre. Je perdis toute connoissance ; il crut que c'étoit la frayeur qu'il m'avoit donnée par ses dernières paroles. Il me fit secourir & me dit de ne pas désespérer , qu'il étoit sûr de me sauver à tout événement , & que je reprisse du courage. Ah mon Pere , lui dis-je , ce n'est point pour mes jours que je crains ;

G mais

mais si véritablement ils vous font chers, sauvez de l'infâmie la plus vertueuse de toutes les femmes. Il me crut dans le délire, & pour me contenter, il promit de solliciter autant pour Mademoiselle de Murcé que pour moi-même; car dans son ame il me regardoit comme un insensé. Cependant au désespoir de mon état, & de me voir en prison, il fit prendre des soins extraordinaires de Rogeval, & en peu de jours il fut trouvé hors de péril.

Mon élargissement dépendoit de cette circonstance, & j'eus ma liberté. Je courus à la Police, j'y obtins un ordre pour voir Mademoiselle de Murcé. Hélas, puis-je exprimer quelle fut notre entrevûe; je me jetai éperdu à ses pieds; je la priai de se venger sur moi de l'injure que lui avoit fait Rogeval, puisque mon malheur m'en avoit rendu la cause. Elle
ne

ne me répondit que par des larmes , & je vis qu'elle étoit sans colére contre moi. Quoi , lui dis-je , vous me laissez la vie. Suis-je donc indigne que vous me punissiez ? Hélas , dit-elle , de quoi êtes-vous coupables. C'est à moi de mourir , après l'ignominie , dont le plus méchant des hommes a osé me noircir. Cette ignominie , repris-je , est pour lui seul. Il n'est point de réparations que vous ne fussiez vous promettre , & vous ferez vengeance.

Je ne puis vous représenter la douleur & la tendresse de notre entretien. Cependant il fallut nous séparer. Un silence plus expressif que toutes les paroles , faisoit assez voir ce qui se passoit en nous. Je lui promis de la faire sortir le lendemain , & je retournai auprès du premier Commis de la Police , duquel j'appris toutes les circonstances de ce qu'avoit dé-

posé Rogeval. Quoi, Monsieur, lui dis-je, sans autre information, a-t'on pû en croire un scélerat ? Mais quand j'aurai prouvé son imposture, ajoutai-je, est-il assez de supplice pour l'en punir ? Il me répondit que si Rogeval étoit un imposteur ; que je ne devois pas douter qu'il ne fût puni ; & je fis commencer une procédure.

Elle mit Rogeval dans le plus grand embarras ; car dans les premiers mouvemens de sa rage, il n'avoit point prévu les conséquences de ce qu'il avoit osé dire. Il sçavoit d'ailleurs que Mademoiselle de Murcé étoit dans l'impuissance de le poursuivre. Mais quand il vit que j'en prenois la défense, il ne douta point de l'orage qui alloit tomber sur sa tête.

J'obtins d'abord un ordre pour faire sortir Mademoiselle de Murcé ; mais auparavant j'allai trouver une ancienne femme de chambre de ma
mere

mere. Elle avoit un appartement propre & commode. Nous lui avions fait une petite fortune, & ce fut chez elle que je choisiss une retraite, pour Mademoiselle de Murcé; je l'envoyai seule la chercher, & je l'attendis chez cette femme. Je ne pouvois lui plaire qu'en observant toutes les bienséances, & jamais je ne m'en écartois. Je ne dirai point, continua M. d'Arville, tout ce que cette seconde entrevue eut de douceur pour moi. Il n'est point de bonheur plus grand, plus sensible, que celui de servir ce que l'on aime. Mademoiselle de Murcé fut pénétrée de tout ce que j'avois fait pour elle. Rien ne pouvoit la toucher davantage que de voir détruire l'horrible calomnie de Rogeval. Mais dirai-je que dans toutes ces circonstances je n'ouvris jamais la bouche pour lui parler de mon amour, j'aurois crains qu'elle n'ima-

ginât que je profitois de son malheur , non qu'elle ne connût que j'étois le plus amoureux des hommes ; & j'avois la satisfaction de l'aimer comme elle vouloit l'être.

Il me restoit à faire punir Rogeval ; il avoit déjà été traduit au Parlement ; il fut condamné à se rétracter. On lui infligea des peines , & une partie de son bien fut confisquée au profit de Mademoiselle de Murcé , & obligé à lui faire une réparation publique. Elle n'accepta que la réparation , & donna le bien de Rogeval à l'Hôpital pour y servir de monument à son innocence. Cette action la combla de gloire ; car dans la situation où étoit Mademoiselle de Murcé , donner un bien dont on peut jouir avec honneur , c'est une grandeur d'ame qu'on ne sçauroit trop admirer. Mais vous avez déjà vû , continua M. d'Arvilliers , que ce n'étoit pas

pas le seul trait de son caractère, & en acceptant la maison de la femme de chambre de ma mere, elle y vécut de sa broderie, sans jamais permettre qu'on changeât rien à sa fortune.

Elle me pria de lui rendre des visites moins fréquentes. Elle me dit qu'elle m'avoit marqué assez de complaisance en restant dans la maison où je l'avois mise, & que je devois éviter qu'on y donnât des interprétations peu favorables; qu'elle avoit senti, après tout ce que j'avois fait pour elle, qu'on pouvoit la soupçonner que ce ne fût pas innocemment. Je lui dis que j'obéirois toujours à ses volontés; mais ajoutai-je, en me privant de vous voir, ne me direz-vous jamais rien pour adoucir ma peine. Je la fis rougir? Hélas, dit-elle en baissant les yeux, ne vous ai-je pas toujours écouté sans colère? Ne me demandez rien. Quoi, repris-je.

G iv je ;

je , vous ne m'aimerez donc jamais ; je le voudrois , dit-elle , mais de grace ne me forcé point à vous en avouer davantage ; à ces mots elle me quitta brusquement. Je voulus la suivre : non dit-elle , vous sçavez que je vous aime. Dieux , que ce mot me fut sensible ! j'allois me jeter à ses pieds ; mais elle ferma la porte d'un cabinet où elle étoit entrée , & je ne pus la voir de ce jour ; elle en passa même plusieurs sans qu'elle permit que je revinsse chez elle , tant l'aveu qu'elle m'avoit fait , coûtoit à sa modestie. Cependant , rassurée par mon respect, elle ne se fit plus de peine de m'avouer sa tendresse.

Rogeval conservoit dans son-cœur tous les sentimens de vengeance. Il ne put souffrir de me voir jouir du bonheur d'être aimé. Il n'ignoroit pas que mon pere prendroit aisément de l'inquiétude sur mon attachement
pour

pour Mademoiselle de Murcé. Il lui fit sçavoir les soins assidus que je lui rendois, & lui fit dire que je me disposois secrettement à l'épouser, & qu'il ne viendrait à bout d'y mettre obstacle, qu'en nous séparant. Il n'en fallut pas davantage pour allarmer mon pere, il me donna des espions, ils redoublèrent son inquiétude par le compte qu'ils venoient lui rendre, & il ne balança point sur le parti qu'il crut le plus sûre.

Un jour où je venois voir Mademoiselle de Murcé, je trouvai la femme de chambre de ma mere faisant des cris épouvantables, je lui en demandai la cause en tremblant: Ah! Monsieur, me dit-elle, on est venu m'enlever Mademoiselle de Murcé, & vous m'en voyez inconsolable; la foudre & ses paroles ne furent pour moi que la même chose. D'abord mes soupçons tombèrent sur Rogeval; je

ne connoissois que lui capable de traverser deux amans. Je fis cent questions à cette femme, & pour comble de maux elle ne sçavoit rien. Alors mon chagrin se tourna en fureur. Je ne me connoissois plus. Vous voulez donc, me dit-elle, renoncer à Mademoiselle de Murcé, elle peut vous apprendre son sort, & vous donner les moyens de la tirer des mains de ses ravisseurs. Quoi, vous voulez l'abandonner? Non, non, lui dis-je tout à coup, il y auroit de la lâcheté à ne pas la venger. En effet, je me flattai qu'elle pourroit me donner de ses nouvelles, mais mon espérance fut vaine pendant trois mois, & j'eusse peut-être ignoré long-tems sa destination, si mon pere qui l'avoit fait mettre au Couvent ne fût tombé malade. On s'apperçu d'abord que sa maladie étoit mortelle; & comme il me vit dans la dernière affliction, il me dit
que

de M. de Poligny. 155

que les marques de tendresse que je lui faisoit paroître, l'assuroient que je me soumettrois à ses dernières volontés; & m'ayant parlé aussi-tôt de Mademoiselle de Murcé, il me défendit de l'épouser. Mais comme j'allois lui répondre, & le supplier de ne pas exiger de moi cette promesse, il rendit la vie. J'avoue que dans cet instant les mouvemens de la nature me firent suspendre ceux de l'amour. Je passai plusieurs jours à pleurer mon pere; mais comme la mort avoit rendu la liberté à Mademoiselle de Murcé, voicî la lettre qu'elle m'écrivit.

» Je viens d'apprendre la perte
» que vous avez faite; & quoiqu'elle
» me rende la liberté, je ne puis la
» regarder que comme un malheur
» par la douleur qu'il vous en coûte.
» On m'avoit refusé jusqu'à présent
» de vous donner de mes nouvelles;

G. vj » &

» & ce qui me consoloit , c'est que
» vous ne pouviez me soupçonner
» de vous oublier. Mais étoit-ce
» assez pour être sans inquiétude. Je
» me suis cent fois imaginée le cha-
» grin que vous causoit mon absence.
» Les mesures qu'on avoit prises con-
» tre vous & contre moi étoient si
» cruelles , qu'en m'ôtant toute espé-
» rance de vous revoir, je jugeois de
» votre affection par la mienne. Ce-
» pendant il ne m'est jamais échappé
» aucune plainte contre Monsieur vo-
» tre pere , & tout ce que j'eusse dé-
» siré , c'est qu'il eût pû sçavoir que
» je suis incapable de vous faire per-
» dre l'aggrandissement de votre for-
» tune. Adieu , Monsieur , j'ai promis
» de ne vous dire que dans quelques
» jours le lieu de ma retraite. J'i-
» gnore quand il me sera permis de
» vous voir , mais vous ne pouvez
» en avoir plus d'impatience. »

Q

O Ciel, que cette lettre me donna de joie, & qu'elle étoit remplie de tendresse & de décence. Je courus chez la femme de chambre de ma mere pour lui faire part de mon bonheur. Je voulus qu'elle prît un nouvel appartement, je le fis meubler dans toute la magnificence que me fit imaginer mon amour; car j'étois résolu d'épouser Mademoiselle de Murcé, dès que le tems de mon deuil pourroit me le permettre. A peine j'achevois de meubler sa maison, que j'en reçus ce billet.

» Je ne sçais si je dois désirer de
» vous voir, puisqu'il faut encore
» nous séparer. Trouvez-vous de-
» main chez Madame l'Ambassadrice
» d'Hollande, vous y apprendrez de
» mes nouvelles. «

M. d'Arvilliers fut obligé d'interrompre sa narration pour retourner à son travail. Mais il venoit de m'intéresser

réresser si fortement , que je lui marquai une extrême impatience d'entendre la fin de son histoire , & je lui dis que j'allois employer le tems où nous serions absent l'un de l'autre à lui faire rendre sa liberté.

Après que nous nous fûmes séparés , ce que je venois d'entendre , me fit ressentir encore plus vivement la perte de Mademoiselle de Rohancy , son caractère , & celui de Mademoiselle de Murcé avoient tant de rapport , que les sentimens de l'une , m'avoient retracés les sentimens de l'autre. Je fus quelques jours sans chercher M. d'Arvilliers ; j'appris que le Prince Zolibrahim étoit de retour dans sa Capitale , & qu'ayant la même difficulté de se faire entendre de Mademoiselle de Rohancy , qu'avoit eu Courouly , il cherchoit un Maître de Langue. Cette nouvelle me causa d'abord une joie extrême ; elle me
donna

Donna l'espérance d'avoir accès auprès de ma maîtresse ; je me flattai même qu'il y avoit peu de François dans cette partie des Indes , qui pussent se présenter à Zolibrahim ; mais cette espérance remplie de charmes , étoit troublée par l'amour du Prince ; & je craignois enfin que Mademoiselle de Rohancy , séduite par les attraits d'une Couronne , renonçât à un malheureux , qui n'avoit à lui offrir que beaucoup de tendresse & de constance. Cependant je songeai à m'embarquer , & en attendant le départ d'un vaisseau , une inquiétude secrète me portoit à m'éloigner de tous les hommes. Mais ayant rencontré M. d'Arvilliers couvert de sueur & de fatigue , je me sentis attendrir , & je courus me jeter à son col.

Cette marque d'amitié le pénétra jusqu'au fond de l'ame. Que ne puis-je , me dit-il , employer le reste de
ma

ma vie à vous marquer ma reconnoissance ; vous ne m'en devez point , lui répondis-je , mais s'il est vrai que vous foyez touché de l'amitié , vous ne pouvez mieux me marquer la vôtre qu'en achevant de m'apprendre la suite de vos aventures. Il me répondit qu'il alloit me satisfaire ; & après qu'il eut prit quelques rafraîchissemens que je lui fis apporter , il reprit son histoire dans ces termes :

Je n'eus pas plutôt lû le billet que m'avoit écrit Mademoiselle de Murcé , que je retombai dans la plus vive douleur. Je ne pouvois comprendre pourquoi il falloit encore nous séparer. Il me sembloit qu'il n'y avoit plus rien qui pût nous y contraindre ; & jamais je n'attendis avec plus d'impatience le moment de la voir. Je me rendis le lendemain chez l'Ambassadrice d'Hollande ; l'heure que je m'y rendit eût été ridicule pour tout autre

autre homme qu'un amant. Enfin, cette Dame s'éveilla, & ayant été annoncé elle me fit entrer. Je m'approchai d'elle en tremblant. Je croyois qu'elle avoit à me dire mille choses funestes; mais en appercevant ma crainte, elle se mit à sourire. Je vois, me dit-elle toute votre inquiétude, & vous n'en avez jamais eu moins de sujet. Je dois vous dire d'abord, que Mademoiselle de Murcé m'a confié tous les sentimens que vous avez pour elle. J'ai eu occasion de la connoître dans le Couvent, où Monsieur votre pere l'avoit fait mettre. Son mérite doit vous répondre de l'intérêt que je prends à elle; & le hazard me donne occasion de lui rendre un service important.

Il faut vous apprendre, continua-t-elle, que de la situation où vous l'avez vue, elle devient une des plus riches héritières. Un oncle qu'elle a

à la Haye y possède une fortune immense, il n'a point d'enfant, & vous avez sçu que quelque tems avant la mort de Madame de Murcé, il lui demanda sa fille, & c'est là ce qui l'a engagée en mourant de la conjurer de rendre à son oncle toute l'obéissance qu'il exigeroit d'elle; c'est donc en vertu de cette obéissance que Mademoiselle de Murcé vous a écrit qu'elle alloit se séparer de vous encore une fois. En effet, je pars dans un mois pour la Haye, & son oncle s'est servi de cette occasion pour y faire venir sa niece. Je dois dire à sa louange, ajouta-t'elle, qu'elle n'a été nullement touchée du changement qui s'est fait dans sa fortune. C'est aujourd'hui qu'elle doit sortir du Couvent, & dans une heure elle doit se rendre ici. Je remerciai Madame l'Ambassadrice de la peine qu'elle venoit de prendre de m'informer de toutes ces

parti-

particularités, & comme elle n'étoit point encore levée, je passai dans un cabinet à côté de son appartement.

A peine je fus seul que je tombai dans un abattement cruel. Je me figurai que la fortune de Mademoiselle de Murcé alloit être un nouvel obstacle à mes désirs. Je la voyois dépendre d'un oncle qui peut-être avoit déjà projeté un établissement pour elle. Je maudis mille fois sa fortune; car je sentoís que je n'aurois plus le plaisir de la lui faire. Enfin plein de trouble & de chagrin je vis entrer cette charmante fille plus belle que je ne l'avois jamais vue. Quoi, dit-elle, en m'abordant vous pleurez? N'auriez-vous donc plus de joie de me voir? O Ciel, lui dis-je en me jettant à ses pieds, jugeriez-vous ainsi de mes transports? Mais puis-je être sans peine, puisque vous voulez m'abandon-

ner

ner. Ah, lui dis-je, sans lui donner le tems de m'interrompre, quoi vous irez à la Haye, songez-vous qu'il m'en coutera la vie? Mais, reprit-elle, puis-je me dispenser d'obéir! N'est-ce pas sur cette obéissance que Madame de Murcé a compté, & malgré mon respect pour elle, elle a voulu s'en assurer par mes sermens. Ah! croyez-vous, ajouta-t'elle, que mon affection n'égale pas la votre? Non, lui dis-je, abandonnez cette fortune qu'on vous promet, & contentez-vous de la mienne en m'acceptant pour époux, si vous voulez me prouver que vous m'aimez.

Vous n'en doutez point, reprit-elle, & vous n'êtes pas assez injuste pour croire que rien au monde puisse changer les dispositions de mon cœur. Je veux même vous avouer qu'il ne sera jamais qu'à vous. Mais pour mériter cette promesse, consentez que j'obéisse.

béisse. Je vous ai des obligations si touchantes que mon oncle ne pourra les apprendre sans accorder à vos desirs tout ce que vous exigez de moi; mais songez que ma mere m'a soumise à sa volonté, & qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire la mienne. Eh bien, lui dis-je, permettez donc que je sois du voyage. Vous ne pouvez appaiser mon désespoir qu'en m'accordant cette grace. Je ne m'oppose point, dit-elle à ce que vous me demandez, & je le souhaitois sans oser vous le dire. Madame l'Ambassadrice d'Hollande sera témoin de l'innocence de nos sentimens, je ne dois pas craindre avec elle qu'on m'en fasse un crime.

Il seroit trop long de vous redire notre entretien, ajouta M. d'Arvilliers, j'avois été privé long-tems de la vue de Mademoiselle de Murcé, & vous devez vous imaginer le comble de ma satisfaction en pensant
que

que je ne m'en séparerois pas.

Mais nous n'étions pas faits pour jouir d'un bonheur solide. Rogeval toujours attentif à nos moindres démarches , apprit la fortune de Mademoiselle de Murcé , & que je devois la suivre à la Haye. Il ne douta point que ce ne fût pour l'épouser. Aussi-tôt il se disposa à nous préparer un nouvel orage. Il connoissoit particulièrement l'oncle de Mademoiselle de Murcé , & voulant le prévenir , il quitta Paris , & fut lui dire que sa niece étoit entêtée d'un jeune François dont elle avoit la folie de se faire suivre , & de vouloir l'épouser.

Mais , ajouta-t'il , vous frémiriez si cette aventure vous étoit entièrement connue , je ne puis me résoudre à vous en faire rougir. Ces paroles accablèrent Monsieur de Vaber , (c'étoit le nom de l'oncle de Mademoiselle de Murcé) il dit à Rogeval qu'après ce
qu'il

qu'il venoit de lui faire entendre , il n'étoit plus question de dissimuler. Cependant j'avoue , ajouta-t'il , que ma surprise est d'autant plus grande qu'on m'a dit mille biens de ma niece , & c'est sur cette opinion que j'ai cherché à la connoître , & à lui faire un fort heureux. Mais apprenez-moi , dit-il à Rogeval, ce qui l'en rend indigne. Songez qu'il n'est rien de pire qu'une demie confiance , & duffiez-vous m'apprendre qu'elle s'est deshonorée , je veux le sçavoir.

Rogeval se fit encore presser pendant quelques momens , & puis il montra à Monsieur Vaber la premiere procédure qui avoit été faite contre Mademoiselle de Murcé , dans le tems que ce misérable la fit conduire à la Police ; il est vrai que Monsieur de Vaber faillit à mourir , il vit qu'on avoit enfermé sa niece & les apparences me rendoient le seul coupable ;
car

car on doit se souvenir que je fus conduit en prison pour avoir blessé Rogeval ; mais comme il étoit aisé de faire retomber sur lui cette horrible aventure , il exigea de Monsieur Vaber de n'en parler à sa niece qu'après qu'il se seroit vengé sur moi.

Une pareille précaution auroit peut-être dû ouvrir les yeux à l'oncle de Mademoiselle de Murcé ; mais il ne fut frappé que de ce qu'il venoit de voir ; cependant il s'informa de ma naissance & de mon bien. Rogeval lui dit autant de mal de l'un & de l'autre qu'il en avoit déjà dit de ma personne. Ce fut avec ces préventions que Monsieur de Vaber reçut sa niece , & le lendemain que nous fûmes arrivés , elle m'écrivit le billet qui suit.

» Je suis inconsolable , je ne sçai
» plus quand nous pourrons nous
» voir. Mon oncle est dans une fureur
extrê-

» extrême, il sçait que vous m'aimez ,
» & sans avoir voulu m'entendre , ni
» expliquer sa colere , il exige que je
» renonce entièrement à vous. Je ne
» puis m'imaginer ce qui l'oblige à
» nous traiter avec tant d'injustice ;
» mais je sçai que s'il continue , je me
» croirai dispensée d'avoir une sou-
» mission aveugle à sa volonté , ma
» mere eût approuvé le sentiment de
» reconnoissance que je vous conser-
» ve ; c'est donc lui obéir , & voilà
» mon devoir.

Je succombai en voyant cet en-
chaînement d'infortune ; il est vrai
cependant que Mademoiselle de Mur-
cé m'assuroit de n'être pas aussi injus-
te que Monsieur de Vaber ; mais je
sentois qu'elle étoit en son pouvoir ,
& que difficilement elle pourroit s'en
tirer. Je courus chez Madame l'Am-
bassadrice de Hollande pour lui ap-
prendre mes nouveaux chagrins. Je

H la

la chargeai d'une lettre pour Mademoiselle de Murcé qu'elle daigna prendre, & nous convînmes que dès le lendemain elle verroit son oncle pour tâcher de détruire les préventions où il étoit. Elle m'assura de ses bontés, & fit avouer en effet à Monsieur de Vaber que Rogeval étoit l'auteur de tous nos maux. Elle ne put m'en instruire sans me donner la plus sensible affliction; mais furieux de tant de méchancetés, je pris la résolution de punir ce scélérat, & de le faire connoître à Monsieur de Vaber dans toute son étendue. Je quittai Madame l'Ambassadrice après l'avoir remercié mille fois. Je passai une partie de la nuit éveillé par mes peines, & frappé tout-à-coup d'un sommeil insurmontable. O Ciel, quel fut mon reveil! Je me trouvai sur un vaisseau, je m'en plaignis à Dieu, aux hommes. Je donnai toutes les marques du
plus

plus cruel désespoir, & pour toute consolation, on me donna des chaînes.

Cependant Rogeval auroit cru mon malheur imparfait de me laisser ignorer que j'étois accablé par ses coups. Il avoit chargé le Capitaine du Vaisseau de me remettre la lettre suivante.

» Je n'ai point voulu ta mort, c'eût
» été un supplice trop doux. Ma ven-
» geance exige que tu survive à la
» perte de tout ce que tu chérissois au
» monde. Il étoit bien juste que tu
» sois puni de tous les maux que tu
» m'as faits, apprends que je cause
» les tiens. C'est moi qui t'enchaîne,
» & je jouis de ton désespoir.

Non, il ne fut jamais d'homme si méchant, s'écria M. d'Arvilliers; mes sangs se glacèrent en lisant sa lettre; & je m'étonne comme j'ai pû y survivre. Cependant, l'espérance que je pourrois peut-être punir un jour ce

perfide , me rendit le courage. J'osai même croire que Mademoiselle de Murcé résisteroit à son oncle , au cas qu'il voulût disposer de sa personne , & qu'elle pourroit peut-être apprendre l'état où je me trouvois réduit pour elle ; mais depuis deux ans que je suis arrivé aux Indes , je n'ai de certain que ma douleur , & de tous les hommes , avouez que je suis le plus misérable.

A ces mots , M. d'Arvilliers se tut ; & je convins que ces malheurs étoient les plus extraordinaires. Je le plaignis sincèrement. Je sentoisi pour lui une estime mêlée d'admiration. On ne pouvoit la lui refuser en l'écoutant. Et tout ce qu'il m'avoit dit , me portoit à rompre les fers d'un homme si digne qu'on s'intéressât pour lui. Je lui réiterai toutes mes promesses , & lui jurai qu'à la suite rien ne sépareroit ses intérêts des miens. Mes paroles

roles

roles le touchèrent sensiblement. Je le suivis à son travail. Je vis pour la première fois les lieux où sont les mines, ils ne sont guères connus que de ceux qui s'en sont rendus les maîtres. Mais le séjour que M. d'Arvilliers y faisoit depuis deux ans, lui avoit découvert une partie de ces riches trésors. Il est vrai que pour les acquérir le travail en est immense, & les difficultés en sont presque insurmontables. On ne peut arriver aux mines que par des précipices affreux. Je vis des hommes, qui du haut des rochers jettoient des cordes qu'ils attachoient à des paniers, dans lesquels se mirent des esclaves, avec mille périls pour leurs vies. Les risques en sont mêmes si grands, que très-peu de ces hommes arrivent jusqu'aux sommets des rochers; mais s'ils échappent à ces premiers risques, ils ne font que traîner une vie languissan-

re. L'air empoisonné qu'ils respirent, leur donne des maladies plus terribles que la mort ; il faut même être d'une constitution extrêmement robuste , pour soutenir un travail de deux années. Aussi a-t'on grand soin de renouveler ces misérables , qui vivent très-peu après.

Le chagrin avoit tellement épuisé la santé de M. d'Arvilliers , qu'il n'avoit pas encore été possible à ses maîtres de l'envoyer sur les rochers ; ils l'occupoient à ce qu'il y avoit de moins pénible , & sembloient lui laisser un peu plus de liberté qu'aux autres esclaves ; car ils veillent sur eux avec des soins & une vigilance extraordinaire. Ils ont aussi une grande attention à visiter tous les vaisseaux qui partent , & ces malheureux ne peuvent espérer de fin à leurs peines qu'en périssant.

Mais quoique je connusse la difficulté

culté de sauver M. d'Arvilliers , elle ne put me rebuter. Je me flattai même qu'au moyen du peu de liberté dont il jouissoit , nous pourrions trouver un moment favorable ; il ne s'agissoit que de nous construire un canot , je parvins à y réussir , je trouvaï dans une forêt prochaine des arbres propres à mon dessein ; je travaillai secrettement pendant un mois , & c'étoit avec d'autant plus d'ardeur , que j'ignorois le tems où je pourrois trouver un vaisseau , & peu importoit à M. d'Arvilliers de me suivre à la Cour de Zolibrahim , pourvû qu'il y trouvât la liberté. Mais à peine j'eus achevé mon travail , que nous apprîmes que ce Prince venoit d'épouser une femme qu'on nommoit Féline. Je ne pus douter que ce ne fût Mademoiselle de Rohancy. Et dans les premiers transports de ma rage , j'allois me donner la mort , si M. d'Ar-

villiers n'avoit retenu mon bras. M n'oublia rien pendant plusieurs jours pour empêcher les effets de mon désespoir. Il me persuada si bien , que Mademoiselle de Rohancy avoit été forcée à cet hymen , & que je pourrois peut-être l'arracher à ses fers ; que nous résolûmes à nous embarquer. J'amassai les provisions qui nous étoient nécessaires , & nous nous sauvâmes à la faveur de la nuit avec plus de bonheur que nous ne l'avions d'abord espéré. Cependant nous n'osâmes prendre le large ; & ne connoissant point de route , nous cotoyâmes la mer au hazard. On auroit pû , je crois , facilement nous rattraper , mais nous ne vîmes personne , & je jugeai qu'on s'étoit peu embarrassé de la fuite de M. d'Arvilliers , car pour la mienne j'étois libre. Notre navigation pendant plusieurs jours fut tranquille , & nous nous étions déjà élo-

éloignés d'une distance considérable. Il ne nous restoit à désirer que la rencontre de quelque vaisseau, & nos souhaits furent remplis. Nous en vîmes un en mer qui rangeoit ainsi que nous la côte. Nous tâchâmes d'en approcher à force de rames, mais nous le vîmes s'arrêter dans une îlle prochaine, ce qui nous donna une grande joie.

Cependant par réflexion, nous ne voulûmes pas en approcher sans l'avoir reconnu. Nous craignîmes de tomber en des mains ennemies, & la suite fera voir que nous ne nous trompions pas. Nous prîmes un détour pour n'être pas apperçus. Nous fîmes descente dans la même îlle; & ayant eu le bonheur d'y rencontrer un Moskiste qui sçavoit le Hollandois, il se donna à nous pour nous servir de guide, & nous apprit que le vaisseau que nous avions vû resteroit un mois à l'ancre. H. v. Nous

Nous ne fûmes plus pressés de demander à y être reçus. Nous nous occupâmes à visiter les lieux où nous étions. La nature les avoient embellis de tout ce qui peut charmer la vûe. Un jour je m'enfonçai dans une forêt où il sembloit qu'aucun homme avant moi n'eût pénétré ; la solitude & le silence me rappellèrent toutes mes infortunes ; & plus je réfléchissois , plus il me sembla que l'amour causoit toutes les disgraces des hommes. Je ne pouvois du moins me dissimuler que cette passion n'eût causé les miennes. Le souvenir de ce qui étoit arrivé à ma mere , & la situation dans laquelle j'étois moi-même , me prouvoit que si c'est un bien de naître avec un cœur sensible , c'est souvent le plus grand de nos maux , & la source des égaremens de l'esprit & de la raison.

Ces pensées m'ayant arrêté long-
tems ,

tems , je me levois pour venir joindre M. d'Arvilliers ; mais j'apperçus deux femmes qui venoient à moi , elles m'avoient pris pour quelqu'un qu'elles avoient crû connoître , & dès qu'elles s'apperçurent de leur méprise , elles ne songèrent qu'à fuir. Je me mis sur leurs traces , & les ayant atteint , je fus frappé de leurs charmes , & je ne pus prononcer un-mot ; mais après m'être remis , je les abordai avec un air plein de respect , & j'osai leur dire tout ce que mon admiration me faisoit sentir. Une d'elles prit la parole , & me dit qu'elle étoit étonnée , dans un climat aussi barbare , d'y rencontrer un-homme , dont la politesse les faisoient ressouvenir de leur Patrie. L'autre me demanda si j'avois essuyé quelque tempête , & si l'on pouvoit m'offrir des secours. Je satisfis à ces questions & j'acceptai ses offres avec joie. Elles

me dirent de les suivre , en m'assurant qu'elles me feroient recevoir dans le vaisseau qui les conduisoient aux Indes. Je leur dis que j'avois avec moi un ami , & que je les suppliois de lui accorder la même grace ; elles me demandèrent où je l'avois laissé , & après leur en avoir rendu compte , elles me firent mille questions : hélas , que le cœur humain est foible ! le mien saignoit encore de la perte de Mademoiselle de Rohancy. Je parcourois les mers pour aller à elle , & deux Inconnues à la première vue , ravissent tous mes sens , & me rendirent si éperdu & si incapable de m'occuper d'autres choses , que j'oubliai M. d'Arvilliers.

Arrivé au vaisseau avec elles , je me ressouvins de ce malheureux. Je voulus retourner sur mes pas ; mais un intérêt plus fort me fit remettre au lendemain. Cependant , n'ayant
point

point revû ces deux femmes pendant quelques jours , je ne pus sçavoir ce qu'elles avoient dit au Capitaine , & j'attendois leur réponse , pour la porter à M. d'Arvilliers , je crus avoir remarqué que le Capitaine étoit l'amant d'une d'elles , & je m'imaginai qu'il en étoit jaloux. Mais un jour qu'il eut affaire dans l'Isle , elles vinrent enfin s'offrir à mes regards. Elles passoient sans paroître me remarquer, & je m'offris pour les aider à descendre dans une esquif , & je m'y mis avec elles ; mais dès que nous fumes à terre , je m'éloignai par respect. Elles prirent le chemin de la forêt où je les avoient rencontrées la première fois. Elles s'assirent dans un lieu où elles crurent pouvoir s'entretenir avec liberté ; mais je les avoient devancées par une autre route , sans prévoir qu'elles viendroient dans le même lieu. J'étois couché sur l'her-

be , & dans cette posture , elles ne m'apperçurent point. J'étois à portée de les entendre ; & n'étant pas fâché de les connoître , je profitai de ce que le hazard venoit m'offrir.

Eh bien Julie , dit l'une , ne suis-je pas bien malheureuse , mon oncle m'entraîne aux Indes ; près de trois années se sont écoulées à la Haye , sans qu'il m'ait été possible de rien découvrir , & tu juges assez qu'une plus longue absence , ne servira qu'à mettre un voile plus épais sur ce que je dois espérer ou craindre , & j'en mourrai. Il est vrai , reprit Julie , que vous en prenez le chemin , & votre chagrin m'étonne : car , lui dit-elle en souriant , qui vous empêche de vous consoler ? Il me semble que vous n'avez point déplu à ce jeune François que nous avons fait recevoir dans le vaisseau , & je suis bien trompée s'il ne vous aime déjà beaucoup.

Les

Les paroles de Julie me firent comprendre qu'elle s'étoit apperçue des premières impressions qu'elles m'avoient faites. J'en eus une joie sensible, mais elle ne dura pas longtemps. Hélas, lui répondit sa compagne, peux-tu me parler d'un autre amour que celui dont je suis touchée ? Mais reprit Julie, vous pleurez depuis trois ans. Je me lasse de vous voir gémir, & d'être contrainte de gémir avec vous par complaisance. Songez que nous allons dans un pays où nous ne pouvons trouver que des gens du caractère de votre oncle ; c'est-à-dire triste, avare, bourrus, & ce jeune François qui est avec nous est poli, bienfait, & il devrait du moins attirer quelqu'un de vos regards. En vérité Julie, reprit sa compagne, il faut que ce François vous ait fait de grandes impressions, mais cessez de m'en parler. Vous êtes bien sûre

sûre que quand il m'aimeroit , je ne lui permettrai jamais de me l'apprendre ; & je prendrai tant de soins de l'éviter , qu'il perdra l'envie de me plaire.

Ces derniers mots me mirent au désespoir ; car il étoit vrai que mon penchant me portoit à celle qui les avoit dits. Non , Madame , m'écriai-je , il n'est pas en votre pouvoir de m'empêcher de vous aimer. Elle fut tellement surprise de m'entendre , & de me voir auprès d'elle , qu'elle me laissa parler plus d'un quart d'heure sans pouvoir me répondre. Je m'étois approché d'elle , mais si plein de douleur , qu'à peine je pus en exprimer la moitié. Je ne m'attendois pas , me dit-elle , après s'être remise , à vous voir manquer de respect ; mais la connoissance que vous avez de mes sentimens , vous en punit si bien , que je ne puis regretter que vous ayez
surpris.

surpris mon secret. Je vous défends ;
ajouta-t'elle, d'oser jamais me parler
de votre amour ; vous n'ignorez plus
qu'il m'offense.

Elle me le dit avec tant de fierté ;
qu'elle ne daigna pas même jeter les
yeux sur moi. En même tems elle fit
signe à Julie de la suivre ; je ne m'ha-
zardai point à marcher sur leurs pas.
La colére de cette Inconnue , m'ins-
pira une crainte que je n'avois point
encore sentie ; je m'appuyai contre
un arbre , mes jambes fléchirent &
mes forces m'abandonnèrent.

Je ne puis dire quels mouvemens
se passèrent dans mon ame. Je ne dis-
tinguai que ma douleur. Ciel , m'é-
criai-je , quel est donc le pouvoir de
la beauté ! Je ne suis plus à moi , & la
colere d'une femme m'ôte jusqu'au
courage , & me fait trembler. Ah ;
cruelle Inconnue , continuaï-je , est-
on coupable pour adorer vos char-
mes ;

mes. Je m'imaginai que l'amour vouloit venger Mademoiselle de Rohancy ; mais en même tems je me disois qu'elle s'étoit donnée à Zolibrahim , & qu'elle avoit trahie notre tendresse : car quel espoir pouvoit me rester en la sçachant dans les bras d'un grand Prince. Cette cruelle réflexion me fit suivre les traces de l'inconnue. Je m'égarai dans la forêt , & continuant d'y marcher au hazard , la nuit vint me surprendre , & je fus obligé d'attendre au lendemain pour retrouver une route ; mais je fus si malheureux que deux jours s'écoulerent avant que j'aye pu sortir de cette forêt.

Hélas , il n'en étoit plus tems , j'aperçus en mer un vaisseau , & c'étoit celui de l'inconnue. Je poussai des cris perçans , je crus qu'elle me fuyoit ; mais quelques fussent mes cris , elle ne pouvoit plus les entendre , & bientôt elle disparut à ma vue. Mon désespoir

poir me porta à me précipiter , la vie ne me parut qu'un supplice insupportable. Ah je n'avois besoin que de ma douleur pour mourir ; la foiblesse , la lassitude achevèrent de m'accabler. Je tombai sur le rivage , & j'allois expirer ; mais je vis quelqu'un s'approcher & m'appeller par mon nom. C'étoit le Moskite que nous avions pris pour nous servir , & m'ayant secouru malgré moi , il ranima ma vie prête à s'éteindre. La réflexion me fit espérer qu'en me remettant en mer je pourrois trouver l'inconnue ; mais surpris de voir le Moskite sans Monsieur d'Arvilliers ; je me mis à l'interroger. Il me dit que mon absence l'avoit extrêmement affligé , & que depuis ce tems il m'avoit cherché tous les jours ; mais hier , continua-t'il , nous rencontrâmes un homme. Monsieur d'Arvilliers ne l'eut pas plutôt aperçu , qu'il lui lança des regards terribles en lui re-

pro-

prochant plusieurs crimes. Cet homme voulut fuir & se dérober à la colère de son ennemi ; mais sa fuite fut vaine , & je vis commencer un combat entr'eux. Les coups qu'ils se portoient étoient si rudes , & tant de fureur les animoit , que je crus plusieurs fois les voir périr tous deux. Je m'avançaï pour secourir Monsieur d'Arvilliers , & je ne fis qu'augmenter la colère. Il me cria de me retirer , que ce n'étoit point par une telle lâcheté qu'il vouloit punir son ennemi , & dans le moment il le renversa sans vie à ses pieds.

Aussi-tôt , continua le Moskite , nous aperçûmes deux femmes qui venoient à nous avec de grands cris de joye ; une d'elle avoit reconnu Monsieur d'Arvilliers ; mais si la joie de cette femme avoit été la plus vive , la sienne parut la plus grande , & tout sanglant du combat dont il sortoit ,

toit , il se mit à ses genoux en lui montrant cet homme dont il s'étoit vengé. Elle en détourna la vûe , & aussi-tôt je la vis s'inquiéter pour Monsieur d'Arvilliers. Elle mit elle-même des appareils à quelques blessures legéres qu'il avoit reçues , & je la vis s'affliger , tant elle craignoit qu'elles ne fussent dangéreuses ; je ne puis vous dire , ajouta le Moskite , tout ce qu'ils se marquèrent de tendresse. Cette femme ne voulut plus quitter mon maître. Elle ne lui donna pas le tems de revenir à notre canot pour y prendre ce qui lui étoit nécessaire. Il me dit en partant de vous attendre , & de vous dire qu'il retournoit aux Indes où il espéroit que vous viendriez le rejoindre.

Le récit du Moskite me fit comprendre qu'il falloit que Monsieur d'Arvilliers eût rencontré Mademoiselle de Murcé ; car la passion qu'ils

s'é-

s'étoient marquée ne m'en laissoit aucun doute , toute autre femme n'eût pas pris pour lui le même intérêt. J'eus une joie sensible de les sçavoir heureux , & la fidélité de ces deux amans me fit rougir d'en manquer pour Mademoiselle de Rohancy ; mais tous les reproches que je pouvois me faire , & la honte d'en mériter ne pouvoient diminuer l'empire que cette cruelle inconnue avoit pris dans mon cœur , elle en chassoit sa rivale malgré moi , j'avois beau combattre , & plein de trouble je montai sur le canot , & nous reprîmes la route des Indes.

Mais avant d'y arriver j'étois destiné à de nouvelles peines , nous navigâmes plusieurs jours avec assez de bonheur , & nous touchions au port , quand nous fûmes accueillis par une tempête. Nous voulûmes inutilement approcher du rivage. Les vagues nous repoussioient avec violence , & après
nous

nous être défendus long-tems contre elle , nous brisâmes contre un rocher, & nous fûmes engloutis par les flots. Cependant les mêmes flots nous jetèrent sur le bord ; j'avois perdu la connoissance ; mais le Moskite n'étoit pas de même. Il s'étoit tiré du péril ; & il me rendit encore une fois la vie. Ce service ne parut pas devoir me la prolonger long-tems. Nous nous trouvions dans une Ile déserte , & toutes nos provisions s'étoient perdues par le naufrage. Le Moskite accoutumé à de pareils malheurs , ne s'étonna point. Il parcourut les lieux , & fut un jour sans reparoître. Je crus qu'il m'avoit abandonné , & j'eus le tems d'envisager la fin prochaine de mes tristes jours. Cependant je ne voulus point m'éloigner. Le Moskite en partant m'avoit dit de l'attendre , & j'avoie que le lendemain ma joie fut extrême de le revoir.

Il étoit suivi d'une femme negre qui m'apportoit des rafraîchissemens & n'ayant besoin que de nourriture , je repris mes forces. Nous suivîmes cette femme dans son habitation , nous y trouvâmes son mari & les enfans qui nous reçurent avec beaucoup de douceur & d'humanité ; mais un séjour de trois semaines auquel nous fûmes contraints , inspira à la Nègresse une très-violente passion pour moi. Elle gardoit si peu de mesures que son mari s'aperçut le premier de l'amour qu'elle me témoignoit. J'avois beau éviter cette femme , & lui donner toutes les marques de la plus grande froideur , sa passion s'en irritoit , & le mari en devint furieux.

Je n'avois aucun soupçon de sa jalousie , & quand je l'aurois sçu , ma conduite devoit le rassurer entièrement. Du soir au matin je parcourais le rivage pour tâcher de décou-

vrir quelque vaisseau ; mais le Nègre aussi attentif que moi en vit un s'arrêter. C'étoit des Espagnols. Il fut les trouver , & leur vendit ma liberté. Le Moskite voyant qu'on me donnoit des chaînes fit des cris épouvantables. Il voulut me suivre dans mon esclavage. Je fus extrêmement touché de son affection. J'étois surpris de voir une si belle ame dans un homme qui n'avoit reçu aucune éducation , & il m'avoit d'ailleurs rendu tant de services , que je projettaï en moi-même de le rendre mon égal , si j'étois assez heureux pour recouvrer ma liberté. C'étoit le comble de tous les malheurs de me trouver dans l'esclavage ; mais j'avois mérité tous mes maux par cette passion que j'avois prise pour l'Inconnue. J'étois déchiré de remords. Le souvenir de Mademoiselle de Rohancy, m'arrachoit mille soupirs , sans pouvoir

I voir

voir cesser d'aimer sa rivale.

Il seroit inutile de redire toutes mes réflexions. J'étois frappé sur-tout de cet enchainement de disgraces qui ne s'étoient point démenties depuis l'instant où je m'étois senti un cœur sensible. Et malgré mes peines, & quelque funeste que m'ait été l'amour je me sentoie entraîné malgré moi.

Les Espagnols après plusieurs jours de navigation, nous annoncèrent que nous touchions aux Indes; mais comme je n'avois plus de liberté, je ne pouvois espérer aucun soulagement à mes peines. Nous abordâmes le lendemain; & dans le Port où nous descendîmes, ô Dieu, qui l'auroit crû, & quelle fut ma joie, la première personne que je vis, fut M. d'Arvilliers.

Cher ami, m'écriai-je, est-ce vous que je vois, mes malheurs sont finis, & ces chaînes me semblent bien douces,

ces, puisqu'elles m'ont conduits jusqu'à vous. Il n'eut point la force de me répondre, tant il fut touché de mon sort. Il vint se jeter à mon col, en m'accablant de caresses; ce spectacle attira sur nous les yeux. Nos embrassemens étoient si tendres, qu'ils intéressèrent tous ceux qui en furent témoins. Consolez-vous, me dit M. d'Arvilliers, le Ciel permet que je m'acquitte, & de tous les biens qu'il m'a fait, cette faveur me sera la plus chere.

Il ne me donna point le tems de lui répondre. Il demanda aux Espagnols ce qu'ils vouloient pour ma liberté. Ils exigèrent un prix excessif, & M. d'Arvilliers leur donna encore davantage. Me voilà votre esclave, lui dis-je, qu'il m'est doux de vous avoir pour Maître. A ces mots, nos embrassemens recommencèrent. Mais après les premiers sentimens de no-

tre joie , nous nous écartâmes de la foule pour nous rendre un compte mutuel de ce qui nous étoit arrivés depuis notre séparation.

M. d'Arvilliers voulut me conduire chez lui , il me dit que j'y trouverois Mademoiselle de Murcé , car c'étoit elle en effet , qu'il avoit rencontrée. Il ajouta qu'il étoit devenu le plus heureux des hommes , qu'il étoit son époux , & que je ne pouvois comprendre la moitié de son bonheur , qu'il découvroit tous les jours mille vertus dans cette belle personne ; & qu'il en étoit si tendrement aimé , que lui seul pouvoit l'aimer davantage.

Je partageai tout l'excès de sa joie ; & le priaï d'attendre à me présenter , que j'eusse changé d'habillement ; il eut peine à permettre cette marque de bienfiance , il me dit que Mademoiselle de Murcé sçavoit qu'elle tenoit de moi son bonheur , & qu'elle
avoit

avoit un désir extrême de me voir. Mais il ne put ce jour-là m'y résoudre ; je le priaï de m'apprendre comment il l'avoit rencontrée : voici ce qu'il me dit.

L'oncle de Mademoiselle de Murcé , dont vous connoissez la grande fortune , la tient des Indes ; plusieurs esclaves y travaillent à son compte , & tous les trois ans il vient recueillir le fruit de leurs travaux ; sa Nièce a été obligée de le suivre. Mais Rogeval , dont le caractère vous est connu , brûlant toujours d'amour pour elle , trouva dans le Capitaine du vaisseau un homme propre à le servir. Ils projetterent des crimes horribles , & par malheur , rien n'avoit pû désabuser M. de Vaber. C'étoit inutilement que Madame l'Ambassadrice de Hollande avoit travaillé à lui ouvrir les yeux. Car Rogeval n'ayant plus à me craindre , après m'avoir em-

barqué , il s'étoit si bien emparé de l'esprit & de la confiance de M. de Vaber , que rien ne put la lui faire perdre.

Mais il aspiroit à Mademoiselle de Murcé , & ce n'étoit que par une trahison qu'il pouvoit s'en rendre Maître. Il l'attendit du tems. Enfin il choisit son voyage aux Indes, il convint avec le Capitaine qu'il lui céderoit tous les trésors de M. de Vaber , & que pour lui , il ne vouloit que Mademoiselle de Murcé. Ils firent descente , dans le dessein d'accomplir une partie de leur crime. Rogeval n'avoit pû souffrir ce délais ; & déjà saisi de sa proye , le Moskite que j'ai vû avec vous , ajouta M. d'Arvilliers , vous aura dit , que sortant tous les jours pour vous chercher, je rencontraï ce perfide. Ma vûe lui causa tout le trouble & l'inquiétude que vous pouvez imaginer. Il voulut fuir ;
mais

mais il ne pouvoit plus éviter la punition dûe à tous les maux qu'il m'avoit fait ; & comme il expiroit , je vis arriver Mademoiselle de Murcé. Le Moskite , ajouta - t'il , vous aura dit tous les transports de ma joie ; mais il n'a pas dû oublier la peine que je sentis de m'éloigner de vous. Je le priai de vous attendre , & de vous dire les lieux où nous pouvions nous trouver. Il a satisfait à sa promesse , puisqu'il est avec vous , & je dois récompenser son zèle & sa fidélité.

Mademoiselle de Murcé , continua M. d'Arvilliers , me conduisit à son vaisseau , elle fut bien surprise d'y trouver M. de Vaber chargé de chaînes ; le Capitaine ne fut pas moins surpris de la voir sans Rogeval ; elle lui demanda en tremblant pourquoi on traitoit si indignement son oncle ; mais le Capitaine , au lieu de lui ré-

I iv pondre,

pondre , la menaça du même sort. Je fus si indigné de sa hardiesse , que regardant Mademoiselle de Murcé : non , non , lui dis - je , ne craignez rien , je vais punir ce téméraire. A peine il me laissa achever , il vint sur moi comme un furieux. Je repoussai ses premiers coups ; & j'allois le mettre hors d'état de m'en porter d'autres , quand je me vis environné par tout l'équipage. Leur nombre ne m'étonna point ; mais je m'aperçus que le Chef couroit à M. de Vaber pour lui enfoncer son épée dans le sein ; je me fis jour à travers tous ces malheureux , j'en renversai plusieurs à mes pieds ; & ayant joint le Capitaine , il tomba sous mes coups , & rendit l'ame. Aussi-tôt je m'avançai auprès de M. de Vaber & lui défis ses chaînes. Cette action étonna tous les gens du vaisseau ; & n'ayant aucun intérêt à vanger un traître , ils posé-
rent

rent les armes, & se soumirent à l'onde de Mademoiselle de Murcé.

Le service que je venois de lui rendre étoit si important, qu'il ne sçavoit comment le reconnoître, il en étoit d'autant plus surpris, qu'il ne sçavoit quel intérêt m'avoit porté à hazarder ma vie pour sauver la sienne. Et plein de reconnoissance, il m'offrit tout ce qu'il possédoit. De tous les biens que vous m'offrez, lui dis-je, il n'en est qu'un que mon cœur désire. Et me jettant à ses pieds, voilà, continuai-je, en lui montrant Mademoiselle de Murcé, où tous mes vœux aspirent. Cette belle personne comoit depuis long-tems mon respect & mon amour. Daignez, dis-je à M. de Vaber, approuver l'un & l'autre. J'ose croire qu'elle souhaite mon bonheur.

Mes paroles & mon action étonnèrent encore plus M. de Vaber. Il me

demanda depuis quel tems je connoif-
fois sa Nièce ; mais comme elle se
douta bien que je tairois les choses
que j'avois faite pour elle , elle prit
la parole pour en instruire son oncle ,
& lui apprit que j'étois celui à qui
Rogeval avoit causé tant de peines &
& de disgraces. M. Vaber fut si con-
fus d'avoir cru ce traître , & si char-
mé de me trouver digne de sa Nièce ,
qu'il se jetta à mon col , & me pro-
mis de réparer tous les maux que j'a-
vois soufferts. Nous lui dîmes ensuite
que je m'étois vangé de Rogeval , &
nous lui découvrîmes tous les tiffus
d'horreurs dont il avoit été capable.

Mais après qu'il fut instruit de tous
les détails qu'il voulut sçavoir , nous
mîmes à la voile : & dès que nous
fûmes arrivés , il me rendit le plus
fortuné des hommes , en m'unif-
fant pour jamais à Mademoiselle de
Murcé.

Nos

Nos destinées sont bien différentes ; repris-je , après qu'il eut fini , vous possédez l'objet que vous aimez , & vous me voyez cent fois plus malheureux que quand nous nous séparâmes ; je sçai , reprit Monsieur d'Arvilliers , toute votre infortune , il n'est que trop vrai que Zolibrahim a épousé Mademoiselle de Rohancy , & il n'est pas de malheur plus grand que de voir posséder par un autre ce que l'on aime.

Je n'eus pas la force de répondre à ces dernières paroles , il me sembla que la plainte ne pouvoit plus me convenir. L'Inconnue s'étoit mise à la place de Mademoiselle de Rohancy , mais elle venoit dans ce moment lui disputer. Je ne pouvois souffrir de lui sçavoir Zolibrahim pour époux. Cette pensée m'accabla de douleur & de jalousie , & impatient de me trouver dans la liberté de m'abandonner à mes

chagrins , je résistai aux nouvelles instances que me fit M. d'Arvilliers pour le suivre , & je lui promis que ce seroit pour le lendemain.

Les changemens qui s'oppéroient dans mon ame & dans ma fortune , étoient une source continuelle de réflexions. Je faisois intérieurement mille reproches à Mademoiselle de Rohancy ; mais est-ce à moi à m'en plaindre , disois-je aussi-tôt , je dois croire qu'elle a été forcée d'épouser Zolibrahim , puisqu'elle avoit résistée au plus aimable des Princes (c'étoit Courouly) que diroit-elle si elle apprenoit que je me suis laissé vaincre par une Inconnue , qui n'aura peut-être que du mépris pour mon amour.

Je donnai toute la nuit à mes chagrins , sans avoir rien déterminé dans mon cœur. Je ne sçavois s'il étoit à Mademoiselle de Rohancy , ou à l'Inconnue. Mais à peine fut-il jour , que

de M. de Poligny. 105

je vis revenir M. d'Arvilliers suivi de deux esclaves , qui m'apportoient tout ce qui m'étoit nécessaire , à moï & au Moskite. Mademoiselle de Murcé, me dit-il, est dans l'impatience de vous voir, vous devez en juger par la mienne à venir interrompre votre repos. Hélas, lui dis-je, le repos n'est que pour les amans heureux , & je suis le plus misérable. Nous recommençâmes à nous entretenir ; mais je lui cachai avec soin ma nouvelle passion ; & dès que j'eus achevé de m'habiller, nous sortîmes pour nous rendre chez lui.

Nous trouvâmes Mademoiselle de Murcé encore au lit. Son mari m'en fit approcher. Il me disoit ces mots ; vous allez voir la plus belle personne qui soit au monde , & je suis le plus fortuné des hommes. En même tems il ouvre les rideaux. O Dieux, que devins-je, je vis l'Inconnue que mon
cœur

cœur adoroit. Non, il ne fut jamais d'étonnement & de trouble pareil au mien, il passa à Madame d'Arvilliers, & tous deux interdits, nous ne pûmes nous parler.

Mais revenu à moi-même, je cherchai à cacher ce qui m'avoit surpris, & me tournant du côté de M. d'Arvilliers, vous avez vû, lui dis-je, mon étonnement, mais j'ai crû voir Mademoiselle de Rohancy. Telle étoit sa beauté, Madame d'Arvilliers ne se méprit pas à mon discours, elle sentit bien qu'il n'étoit que pour M. d'Arvilliers, & comme rien dans le monde ne l'eût plus affligé que de lui voir de l'inquiétude, elle feignit à son tour de ne m'avoir jamais vû; & voulant me le faire croire à moi-même, elle me parla avec toute la liberté d'esprit imaginable. Il n'est rien d'obligeant que sa reconnoissance ne lui fit dire; & plus elle affectoit de
m'en

m'en parler , plus elle cherchoit à me faire connoître combien son mari lui étoit cher , & qu'il étoit impossible à tout autre de se faire aimer d'elle.

Je pénétrai tous ses sentimens , elle put bien s'appercevoir de la douleur qu'ils me caufoient. Je sentis que j'allois y succomber , & sur le prétexte de la laisser dans la liberté de se lever, je passai avec M. d'Arvilliers dans un autre appartement , je n'avois osé demander des nouvelles de Julie. Je mourois d'envie de l'entretenir. Elle avoit paru favorable à mon amour ; mais sans doute Madame d'Arvilliers la prévint ; car quand il nous fut permis de rentrer dans sa chambre , Julie s'y trouva , & me reçut comme une personne qu'elle n'avoit jamais connue.

Cette affectation me mit au désespoir. Je sçavois qu'il étoit impossible qu'elle ne se ressouvint pas de m'avoir

voir vû. Je crois même que quelque vertu qu'ait une femme , elle garde le souvenir de l'amour qu'on a eu pour elle. Mais Madame d'Arvilliers n'oublioit rien pour m'ôter cette idée : & tandis que d'un côté, je me trouvois accablé par sa reconnoissance, elle m'accabloit en même tems de sa froideur.

Un jour que j'avois gardé ma chambre pour une indisposition , elle ne put , étant logé chez elle , se dispenser de me rendre une visite , & n'ayant pour témoin que Julie , je m'hazardai à lui parler. C'est envain , lui dis-je , Madame , que vous avez affecté de ne plus vous souvenir de ce téméraire , qui a osé vous avouer tous ses sentimens. Vous en avez fait un ami infidèle ; mais si ce fut sans vous connoître , j'avoue qu'en vous connoissant , la mort seule peut détruire mon crime. Oui , Madame , il n'est pas en mon pouvoir de cesser
de

de vous aimer, non que je ne sçache à quel point on doit respecter votre vertu; mais quand on aime sans espoir, cette vertu peut-elle s'offenser? J'oserai vous dire encore, que je vous parle pour la dernière fois; mais j'ai voulu vous parler, & mes yeux seuls vous apprendront à la suite le secret de mon ame: daignez me laisser voir les vôtres sans colère, n'accablez point l'amant le plus misérable.

Je ne m'attendois pas, me répondit-elle, qu'en connoissant ce que je suis, vous m'obligeriez à me repentir d'une démarche qui vous prouvoit ma reconnoissance. Je n'ai pu sçavoir les obligations qui vous attachent à M. d'Arvilliers sans partager ses sentimens. Ils sont si pleins d'estime que je veux encore espérer que vous ne me contraindrez point à les changer. Non, Madame, interrompis-je, les miens sont si purs, que je
ne

ne crains pas qu'ils puissent jamais vous déplaire. Ce n'est point assez, reprit-elle; car dès qu'ils sont ceux de l'amour, rien ne peut les excuser. Ah, Madame, interrompis-je à mon tour, contentez-vous de l'inhumanité avec laquelle vous m'abandonnâtes dans l'isle de... je ne puis croire cependant que je vous aye assez offensé pour avoir mérité un traitement aussi dur. Ce fut sans dessein, reprit-elle, & vous ne devez l'attribuer qu'aux circonstances que M. d'Arvilliers sans doute vous a dites; mais, continuat-elle en se levant, une plus longue conversation pourroit vous incommoder, je vous laisse

Ce fut envain que je la priai d'arrêter encore un moment. Elle étoit déjà sortie, & le même soir je fus attaqué d'une violente maladie. La surprise d'avoir trouvé l'Inconnue dans Madame d'Arvilliers auroit été capable

ble

ble toute seule de me causer la plus grande révolution. Un tel malheur ne pouvoit que m'affliger sensiblement ; je ne pouvois prétendre de m'en faire aimer. La passion qu'elle avoit pour son mari , sa vertu étoient des obstacles invincibles. Ces réflexions me mirent à la dernière extrémité. On désespéra de ma vie ; mais la force de mon tempérament me rendit des jours que je ne demandois pas.

Ils furent pour moi un nouveau sujet d'amertume , j'appris que Madame d'Arvilliers s'étoit à peine informée de mon état. Je sens même que son mari lui en avoit fait des reproches , & comme il ne pénétoit pas ses raisons , il s'obstinoit à lui faire changer de conduite , en sorte qu'il la contraignit à me venir voir. Elle prit le tems que d'Arvilliers étoit avec moi , afin de forcer mon amour au silence. Mais la contrainte que je fus obligé

de

de me faire , & la froideur dont elle m'aborda me replongea dans tous les accidens dont je sortois.

Le délire suivit mon mal , & dans ces accès je n'avois à la bouche que le nom de Madame d'Arvilliers , & je revelois tous mes sentimens pour elle. Son mari qui ne me quittoit point commença à soupçonner ma passion. La conduite qu'avoit tenue Madame d'Arvilliers lui fit croire qu'elle en avoit connoissance , & que c'étoit ce qui l'avoit éloigné de me voir. Il fut au désespoir de me trouver son rival. Il ne pouvoit ni me haïr , ni se venger ; mais il voulut cependant s'assurer de la vérité , & pour la connoître il me parloit sans cesse du bonheur dont le faisoit jouir sa femme , & aucuns de mes mouvemens ne lui échappoient. J'étois sans défiance de sa jalousie ; mais les continuelles répétitions qu'il me faisoit commencèrent à
m'ou-

m'ouvrir les yeux, & voulant, s'il étoit possible, lui rendre son repos ; un jour qu'il me parloit de Madame d'Arvilliers, j'hazardai de lui dire que la ressemblance qu'elle avoit avec Mademoiselle de Rohancy m'avoit si fort frappé qu'elle m'avoit réduit dans l'état où il me voyoit. Je ne sçai quelle impression lui firent mes paroles ; mais il me dit qu'à la suite pour éviter de nouveaux accidens, il empêcheroit qu'elle ne se présentât à ma vue. O Ciel ! quoi, lui dis-je, vous me priveriez de la voir ! Suis-je assez malheureux pour que vous puissiez redouter des sentimens que j'adresse à un autre. Je ne peux aimer qu'elle ; & vous voyez à quel point elle possède mon ame.

Enfin sous le nom de Mademoiselle de Rohancy, j'osois exprimer à d'Arvilliers même l'amour dont je brûlois pour sa femme ; mais je ne pus guérir
son

son inquiétude Au contraire & cherchant à l'augmenter , il ne put résister à l'envie de sçavoir si en effet elle avoit connoissance de mon amour. Je sçai , lui dit-il un jour , que M. de Poligny vous aime , ne dois-je pas me plaindre du mystere que vous m'en avez fait ; car en comptant sur votre vertu , sur votre tendresse , dois-je moins compter sur votre confiance ? Vos reproches , lui dit-elle , justifient que je n'ai songé qu'à votre repos. Il est vrai , M. de Poligny m'aime ; mais quelle douleur pour vous de le trouver votre rival ? Ai-je dû vous le dire ? En avois-je besoin pour régler ma conduite ? Elle vous est connue , & mon cœur ne vous l'est pas moins.

Ce que venoit d'avouer Madame d'Arvilliers ne laissa plus de doute à son mari , il vit tout-d'un-coup que j'avois osé me déclarer , & cette pensée

ſée lui cauſa une douleur ſi grande qu'il ne put répondre à ſa femme. Eh quoi, lui dit-elle, crainderiez-vous que je puiſſe l'aimer. Eſt-il quelqu'un qui puiſſe vous ôter la poſſeſſion de ma tendreſſe. Ah, ſi vous m'en ſoupponniez, j'en mourerois.

Non, Madame, lui dit-il, je ne vous ſoupponne point, mes inquiétudes ne regardent que M. de Poligny. Je ſuis bien malheureux, ajouta-t'il, que ne puis-je racheter ſon amour par ma vie. Ah, répondit-elle, elle n'eſt point à vous pour la donner, elle eſt à moi; & j'ai lieu de me plaindre que l'amitié excite en vous des ſentimens auſſi forts que ceux de l'amour. Hélas, reprit ſon mari, M. de Poligny ſe meurt, & je ne puis rien pour prolonger ſes jours; au contraire je les lui ravirois ſi je pouvois craindre qu'il fût aimé.

Depuis ce jour il ne me parla plus
de

de Madame d'Arvilliers , & avec le tems je repris de la santé sans avoir pu me guérir de ma funeste passion. Cependant je tâchai d'éviter avec le plus de soin que je pouvois d'augmenter la jalousie que mon malheur avoit fait naître. J'étois désespéré de me trouver un amour si peu conforme à mes sentimens , je trahissois l'amitié , ce lien le plus sacré des hommes , j'offensois une femme vertueuse , je troublois la félicité de deux amans ; j'étois devenu perfide envers Mademoiselle de Rohancy , j'osois même encore me servir de son nom pour cacher ma perfidie. Que de crimes pour ne jouir que d'un état misérable , & des remords qu'ils me causoient.

Fin de la premiere Partie.





B 8057 (1.)





Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
Light Blue	Cyan	Light Green	Light Yellow	Light Red	Light Magenta	White	Light Brown	Light Grey
Dark Blue	Dark Cyan	Dark Green	Dark Yellow	Dark Red	Dark Magenta	White	Dark Purple	Dark Grey

TS
7,
dans
is
E,
lorion
Ee
D.

